Du bureau de
L'Ere Nouvelle.

Cinquième Année — **Jeudi 15 Octobre, 1857.** — **No. 83.**

Se publie le LUNDI et le JEUDI de chaque semaine.
Termes d'Abonnement.—Pour l'Annee.....12s. 6d.
" " Six mois.... 6s. 3d.
Payable invariablement d'Avance.
Ceux qui veulent discontinuer sont obligés d'en donner avis 1 mois avant l'expiration du terme de leur abonnement, qui ne peut être moindre que de 6 mois et payés tous arrérages.
Toutes correspondances, etc. doit être adressées au Bureau de *l'Ere Nouvelle*, affranchies et munies d'une signature responsable.
Toutes correspondances d'une nature personnelle, seront chargés à tant la ligne.

L'Ere Nouvelle,

JOURNAL DU DISTRICT DE TROIS-RIVIERES.

Tarif des Annonces. — Les annonces sont toisées sur typ *brevier*

La 1ère insertion, par ligne,	£0 0 4
Les insertions subséquente, par ligne,	0 0 1
Une annonce d'une colonne, avec condition, pour l'année,	10 0 0
Do " " " six mois,	6 5 0
Do " " " trois mois,	3 15 0
Adresse d'Affaire, 3 à 5 lignes, par année	1 0 0

Toute annonce, sans conditions sera insérée jusqu'à contre ordre,—à 4d. et 1d. la ligne. Et tout ordre pour discontinuer une annonce doit être fait par écrit.

PUBLIÉ TOUS LES **LUNDIS et JEUDIS.** — " INDUSTRIE et PROGRES." — **W. H. Rowen et J. Bureau,** IMPRIMEURS ET PROPRIÉTAIRES.

RAISONNONS ENSEMBLES.



PILULES D'HOLLOWAY.

Pourquoi est-on Malade ?

Il est indubitablement le sort de la race humaine d'être continuellement harassée par la souffrance et la maladie. Les Pilules Holloway sont spécialement applicables au soulagement de personnes FAIBLES, NERVEUSES, DÉLICATES et INFIRMES, de tous les climats, âges, sexes et constitutions. Le Professeur Holloway veille personnellement à la fabrication de ses médecines, et les offre à un peuple libre et intelligent, comme le meilleur remède du monde pour la guérison de tous les maux.

LE SANG PURIFIÉ PAR SES PILULES

Ces Pilules extraordinaire sont expressément composees pour opérer sur l'estomac, le foie, les rognons, poumons, la peau et les intestins, causant aucun dérangement dans leurs fonctions, purifiant le sang, fontaine de la vie, et ainsi guérissant les maladies dans toutes les termes

MAUX DE FOIE ET DISPEPSIE.

Ces Pilules ont été prises par près de la moitié de la race humaine. Pour les maux d'estomac, dispepsie et de foie généralement, il a été prouvé dans toutes les parties du monde, qu'on n'a rien trouvé de comparable. Ils ont bientôt donné une apparence de santé aux organes, n'importe leurs dérangements, et après la faillite de tous les autres moyens,

DÉBILITÉ GÉNÉRALE.
MAUVAISE SANTÉ.

Plusieurs gouvernements des plus despotiques ont ouvert leurs maisons de Douane à l'introduction de ses Pilules, pour que les masses puissent avoir accès à cette médecine. Il est admis par les collèges et les premières maisons d'éducation, que ce remède est le meilleur en vogue pour les personnes de santé délicate, et où le système a été altéré, car ses propriétés portent infailliblement à un soulagement.

MAUX DE FEMMES.

Aucune femme, vieille ou jeune, ne devrait négliger d'avoir en sa possession, ce célèbre remède. Pour les enfants de tout âge, c'est le remède le plus certain et le meilleur pour aucune maladie ; conséquemment toutes les familles devraient le posséder.

Les Pilules Holloway sont le meilleur remède du monde connu, pour les maux suivants :

La fièvre Intermittente,	La Jaunisse,
L'Asthme,	Les Maladies du Foie,
Les Maladies Bilieuses,	Le Lumbago,
Les Taches sur la Peau	Les Hémorrhoïdes,
Les Douleurs d'Entrailles,	Les Rhumatismes,
Les Coliques,	Les Retentions d'Urine,
La Constipation,	Les Scrofules ou Mal du Roi,
La Faiblesse,	Les Maux de Gorge,
L'Hydropisie,	La Pierre et la Gravelle,
La Dyssenterie,	Les Symptômes Secondaires,
Les Hérésypeles,	Le Tic Douloureux,
Les Irrégularités des femmes,	Les Tumeurs,
Les Fièvres de toutes sortes,	Les Ulcères,
Le mal Caduc,	Les Affections Vénériennes,
La Goutte,	Les Vers de toutes sortes,
Les Maux de Tête,	La Faiblesse quelle qu'en soit la cause, etc.
Les Indigestions,	
Les Inflammations,	

Vendues à l'établissement du Professeur Holloway 244, Strand (près de Temple Bar,) à Londres, et 80, Maiden Lane, New-York, aussi chez tous les Droguistes et Vendeurs respectables de Médecines Patentées, par tout le monde civilisé, aux prix suivants : 1s. 3d ; 3s. 3d. et 5s. chaque boîte. On épargne considérablement en prenant des grandes boîtes.

N. B.—Les directions pour diriger les malades dans chaque Maladie sont attachées à chaque boîte

AGENCE A QUEBEC.

LE soussigné informe le public des Trois-Rivières et des environs, qu'il se chargera, à bonne composition, de toutes collections d'argent dans Québec et ses environs. Des comptes prompts et fidèles seront rendus à tous ceux qui l'honoreront de leur patronage.

S'adresser, franc de port, à
THOMAS ETIENNE ROY,
No 8, rue St. Joachim,
Haute-Ville, Québec.

15 Décembre, 1855.—3

MAISON DE PENSION
A LA
RIVIERE GODEFROY.

LE soussigné ayant loué une maison du Col Haanson, informe respectueusement le public qu'il ouvrira, le PREMIER MAI, une maison de pension à la Rivière Godefroy, pour recevoir les voyageurs. Il aura aussi des voitures pour conduire les passagers et des canots et barges qui seront toujours prêts à toutes heures du jours pour traverser à part les heures du bateau-à-vapeur.

OLIVIER BOURQUE.

Trois-Rivières, 20 Avril, 1857.—3m. 35

Chemin de Fer de la Rive Nord



AVIS est par le présent donné que John McDougal, écr., un des Directeurs de *La Compagnie du Chemin de Fer de la Rive Nord*, résidant en la Ville des Trois-Rivières, est autorisé à recevoir le montant des versements requis sur les actions de la dite Compagnie possédées par des actionnaires demeurant dans le District des Trois-Rivières, et à en donner reçu.

HECTOR L. LANGEVIN,
Secrétaire et Trésorier.

Québec, 5 octobre 1853.

Aux Commissaires d'Ecoles.

JOURNAL Quotidien pour les écoles, à vendre par le soussigné, à Trois-Riaières.

T. LARUE,
Libraire

9 Septembre, 1856.

SOMMATIONS
Pour Cours de Circuit,
Procès Verbaux,
ROLES DE PERCEPTION
A VNDREE A CE BUREAU.

Aux Secrétaires Trésoriers des Municipalités

ON trouvra à l'Imprimerie de l'*Ere Nouvelle* toutes espèces de Blancs, en vertu de la loi des Municipalités et des Chemins ; tels que :

Farmule E.E.—Role d'Evaluation, } Sur beau
" G.G.—Role de Perception } Papier.
" Z.—Avis pour paiement de cotisation.
" D.D.—Avis special de l'Inspecteur des Chemins, avec certificat de la signification.

Et sous le plus court délais, toutes autres formules dont MM. les Secrétaires-Trésoriers pourraient avoir besoin. Ils peuvent nous faire leurs commandes par la malle, en nommant la formule.

Trois-Rivières, 22 oct. 1855.

A vendre à ce Bureau.

CARTE montrant la manière de reciter le Rosaire. Avec explication des mystères Joyeux, Glorieux et Douloureux.

Trois-Rivières, 1855.

A VENDRE A CE BUREAU,
DES
BLANCS
D'Ordres, Subpœnas, Saisies et Tiers-Saisies, pour les Cours de Commissaires.
— AUSSI : —
Procès Verbaux de Saisie pour Huissiers, Traités d'Echange (Bills of Exchange) le tout sur beau papier, et à des prix modérés.

On a besoin.

ON a besoin à cette Imprimerie de DEUX JEUNES GENS comme apprentis typographes.

4 Août, 1856

A Vendre à ce Bureau.

SUBPŒNAS pour la Cour Supérieure,
Do. pour la Cour de Circuit, des Trois-Rivières

A Vendre à ce Bureau.

BILLETS D'ADMISSION
A LA
Confrérie du Très Saint et Immaculé
CŒUR DE MARIE.

AUX MM. DU CLERGÉ
ET
MM. LES MARCHANDS.
LE
CALENDRIER
ECCLESIASTIQUE,
Pour le Diocese des Trois-Rivieres,
POUR L'ANNÉE
1857,

LE Calendrier du Diocèse des Trois-Rivières, est maintenant à vendre à ce bureau. MM. les marchands de la campagne voudront bien nous faire parvenir leurs ordres le plus tôt possible.

Ce Calendrier est expressément fait pour ce District et doit nécessairement induire le public à l'acheter de préférence à tout autres.

Bureau de l'Ere-Nouvelle.
Trois-Rivieres, 23 Oct., 1856.

FEUILLETON
DE
L'ERE NOUVELLE.
15 OCTOBRE, 1857.

LES RIVES DU GUAYAS ET LE CROCODILE.

—()—

Notes d'un Voyageur.

I.

Le Dieu de la nature a assigné aux différentes régions du globe différents genres de beauté. Son regard fécond, en multipliant les formes des éléments, en mettant les forces vitales en harmonie avec les conditions géologiques l'influence des climats, a semé partout des spectacles qui excitent diversement notre admiration. Les immenses déserts, malgré la stérilité désolante qui les caractérise ; les montagnes nues et arides, les espaces ravagés par les déjections volcaniques ou par les tremblements de terre, ont leur charmes particuliers, tout aussi bien que les plaines fleuries et les collines parées de riantes forêts. Mais ce sont surtout les règions tropicales, et plus specialement encore les contrées voisines de l'équateur, qui étaient à nos yeux l'ensemble le mieux fait pour émouvoir notre âme. Là se trouvent surpassés par la réalité les rêves que notre imagination s'est plu à enfanter. Dans ces régions fortunées, un enthousiasme qui nous anéantit succède bientôt à la surprise du premier moment. Il nous semble que la vie soit autour de nous indomptable et immortelle. Sans se reposer jamais, les êtres organisés se développent à l'envi pour donner au sol une parure aussi luxuriante qu'infinie dans sa variété. C'est le paradis sensible de notre planète.

Les rives du fleuve de Guayaquil, dans la république équatorienne sont du nombre de ces merveilles de la nature qui font naître chez l'homme des impressions impérissables, assez puissantes pour le transporter hors de soi. L'embouchure de ce fleuve présente un aspect unique sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Depuis la rivière Columbia qui coule sur les sables de l'Orégon, jusqu'aux rochers qui terminent la Terre de Feu, à l'extrémité du continent américain, on ne voit sur cette plage immense de pareilles masses d'eau se décharger dans l'Océan. Ce n'est pas, cependant, que le fleuve soit remarquable par un vaste parcours : son trajet est à peine perceptible sur les cartes générales. Mais, grossi par une foule de torrents qui descendent des Cordillières, il devient tout à coup grandiose et imposant. Il n'a point, si cette comparaison peut être permise, les colossales dimensions des gigantesques sapins de la Sierra Nevada ; il a plutôt l'ampleur d'un énorme Baobab.

En approchant de son embouchure, le navigateur voit à distance la ligne de démarcation que forment les eaux du Guayas avec celles de la mer. Celles ci sont bleues, celles-la sont vertes. Les deux couleurs ne se fondent pas, elles restent nettement tranchées ; et l'œil, trompé de loin par les apparences, croit découvrir une terre verdoyante, quand il n'a réellement devant lui qu'une nappe d'eau dont la coloration n'est pas dû à sa nature seulement, mais aussi à l'état du fond qui change brusquement de niveau.

La plaine qu'arrose le fleuve au bas des Cordillières est élevée de quelques pieds à peine au-dessus de l'Ocean Pacifique. Cette faible élévation du sol nous fait aisément comprendre comment l'eau salee, à marée haute, remonte, dans une saison surtout, à près de cent milles dans l'interieur, formant un contre courant à l'aide duquel des navires de deux mille tonneaux, et même des frégates de premier rang, peuvent avancer à la derive jusqu'à la cité gracieuse de Guayaquil. Les ramifications multiples du Guayas dessinent, au milieu des forêts tropicales, un reseau azure que l'œil du voyageur placé sur le sommet d'une colline ne peut se lasser de contempler. Le tronc du fleuve a, dans quelques endroits, plusieurs milles de largeur. Des plantes aquatiques, détachées de leurs souches par l'action des eaux, voguent au gré du courant, descendent et remontent tour à tour, semblables à des îlots flottants, ou à des tapis mobiles de Nenuphars, souvent assez etendus pour gêner la marche des embarcations et des petits navires. Ce sont principalement des Pontederia à fleurs bleues ramassées en épis.

Rien n'est beau comme la végétation puissante qui forme de chaque côte du fleuve un bois impénétrable. On y voit des arbres de toutes statures, dont les nombreuses racines s'élèvent au-dessus du sol, s'anastomosant de mille façons pour supporter comme sur des échasses des troncs maigres et élancés, sur lesquels grimpent des lianes tortueuses qui lassent retomber leurs derniers rameaux et guirlandes chargées de fleurs. De loin en loin ce sont de petits cocotiers dont les colonnes inclinées, couronnées d'une corniche de frondes, dépassent la cime des autres arbres comme pour mieux se mirer dans l'eau. Ce sont aussi des palétuviers, ces végétaux vivipares, dont les fruits germent sur la branche avant de s'en détacher pour tomber sur le sol humide, où ils n'arrivent que déjà développés sous forme d'arbrisseaux.

De grands oiseaux pêcheurs, bleus, blancs et noirs, se déploient en longues lignes sur leurs longues pattes, guettant pour le saisir de leurs becs effilés le poisson qui s'aventure sous leur ombre.

Le fleuve est sillonné dans tous les sens par des maisons flottantes, qui reposent sur des rameaux formés de troncs d'arbres reliés entre eux au moyen de lianes flexibles. Sur ces embarcations d'un genre singulier, connues sous le nom de *balsas*, vivent des familles entières, qui sont nées sur l'eau et mourront sur l'eau comme dans leur élément, fières de leur indépendance et de la facilité qu'elles ont de porter partout avec elles leurs pénates, sans jamais avoir à peurer l'absence du foyer.

En approchant de Guayaquil par un temps clair, on découvre le Chimborazo, ce roi des montagnes, dont le dôme aérien et étincellant rivalise de splendeur avec les nuages d'ivoire qui se promenènent d'ordinaire sur la chaîne des Andes.

Dans ce pays merveilleux, ce n'est pas à l'œil seulement qu'il est donné de faire pénétrer dans l'âme des émotions variées et enchanteresses. L'oreille a aussi sa part. Des milliers de perroquets et de perruches, remplissent l'air de leurs cris agaçants, planent continuellement au-dessus de la tête, passant d'une rive à l'autre en bandes si nombreuses, que, vers le coucher du soleil, l'atmosphère en est sensiblement obscurcie. Malgré la distance qui le sépare, le volcan de Sangai fait entendre à intervalles fixes le fracas de ses éruptions intermittentes, tantôt semblables à des coups de canon secs et détachés, tantôt imitant les explosions d'une mine immense, quelquefois enfin produisant des roulements sourds et prolongés, qui inspirent au nouveau débarqué une frayeur invincible.

A quelques milles au-dessus de Guaquil, la rivière de Daule s'unit à celle de Bodegas pour former le Guayas proprement dit. C'est dans les eaux de ces deux rivières, et dans leurs affluents principaux, que vivent des cohortes nombreuses de crocodiles. Les descriptions de cet animal que nous avons lues dans notre enfance, ont gravé dans notre esprit des idées ineffaçables de laideur et de férocité. Nous nous rappelions toujours avoir entendu raconter que ces monstres, sur les rivages du Nil et dans les hautes herbes, viennent attendre le voyageur imprudent pour le saisir au passage comme une proie ardemment convoitée. Ces impressions d'un âge tendre, que nous ont communiqués les relations de voyages ou les contes des veillées, se présentent à l'âme dans toute leur fraîcheur quand les vicissitudes de notre existance nous conduisent dans quelque parage habité par ces affreux reptiles. Tout naturellement donc, lorsque nous pénétrons dans les rivieres de l'Equateur, nos regards se promenèrent de tous côtés sur les eaux à la recherche de l'ennemi terrible que nous nous figurons être, avec les serpents, le plus grand fléau de la création. Si ces monstres, par leur forme hideuse, par leur taille effrayante, confirment l'exactitude des tableaux qui nous les ont représentés, justifient les images que nous nous en sommes faites ; s'ils sont, en un mot, les êtres les plus repoussants et les plus affreux, ils ne sont pas, d'un autre côté, aussi redoutables que nous nous le sommes imaginé. Ils n'attaquent jamais l'homme ni les animaux, et s'il est vrai qu'ils ont causé la mort de nombreux individus, il est loin d'être prouvé qu'ils les aient dévorés. Le crocodile, au moins celui dont nous nous entretenons, fuit devant l'homme ; et quand il le traite en ennemi, ce n'est que lorsqu'il a été lui-même provoqué ou qu'il agit sous l'empire d'une peur soudaine. Les bestiaux qui sont quelquefois mutilés et tués par ces amphibies, doivent leur sort non pas à la malice du reptile, mais à l'imprevoyance qu'ils ont eue, en paissant sur la rive, de s'avancer jusque sur le monstre endormi dans les herbes. Réveillé tout à coup et se croyant traqué, le crocodile en fuyant donne un coup de gueule, mais ne poursuit jamais sa victime. Il en est de même pour les baigneurs qui ont l'audace insensée d'aller nager dans les eaux troubles du crocodile. L'animal, effrayé par l'apparition subite d'un corps insolite, les mord pour obéir à l'instinct de la conservation. On peut donc tout au plus dire du *lagarto*, c'est le nom que les Espagnols donnent au crocodile :

Cet animal est très-méchant :
Quand on l'attaque, il se défend.

Il est arrivé que sur le quai de Guayaquil même des nageurs ont été tués, ont eu des jambes et des bras meurtris ou emportés, parce que le crocodile ne les ayant pas aperçus dans l'eau, s'en est senti soudainement effleuré. En un mot, le crocodile ne ressemble en rien au requin anthropophage, qui poursuit sa proie pendant des jours entiers.

La célèbre voyegeuse allemande, Mme Ida Pfeiffer, fait pâlir ses lecteurs par le récit qu'elle donne, dans son deuxième voyage autour du monde, de sa chute à l'eau près de Bodegas, et de l'abandon dans lequel la laissèrent alors ses canotiers. Mme Pfeiffer fut sincère dans son effroi, et c'est pour cela qu'elle nous le fait partager. Mais sa situation n'était point aussi dangereuse qu'elle l'imaginait. Les eaux, à Bodegas, sont généralement claires ; par conséquent les crocodiles ne pouvaient s'approcher d'elle, car nous savons qu'ils fuient l'homme dès qu'ils l'aperçoivent. Ajoutons à cela que le bruit de sa chute et le mouvement de l'embarcation les eussent nécessairement éloignés, s'il y en eût eu quelques-uns dans le voisinage immédiat. Nous avons aussi de la peine à croire que ses rameurs l'aient laissée se débarboter dans l'eau sans lui porter secours. A ce sujet, nous crayons de notre devoir de rectifier un jugement trop hâté que Mme Pfeiffer a porté sur le caractère moral des indigènes de l'Equateur. Elle nous dit qu'ils manquent de cœur, et qu'ils laisseraient froidement leur prochain mourir sans l'assister. Cela est inexact. Les indigènes ont du cœur, nous en pouvons donner des preuves. L'illustre voyageuse n'a pas compris le rôle qu'elle jouait à leurs yeux. Comme toutes les peuplades arriérées, et l'on en trouve malheureusement chez les nations les plus civilisées, les équatoriens regardent toute personne qui voyage uniquement pour voyager, ou comme folle, ou comme allant à la recherche de trésors cachés. Ces deux alternatives rendent la position des explorateurs également délicate. Comme fou, s'ils vous jugent tels, ils vous accablent de leur mépris ; comme chercheur de minerais précieux, ils vous exploitent autant qu'ils peuvent. D'un autre côté, Mme Pfeiffer avait adopté un costume de circonstance bien fait pour exciter la risée des indigènes qui, d'ailleurs, ne comprenaient pas qu'une étrangère agée, et ne connaissant pas leur langue, pût, sans être possédée du démon, se hasarder en de si lointaines excursions. Un autre défaut capital à leurs yeux, et qui contribuait puissamment à maintenir leurs préjugés, c'est que Mme Pfeiffer n'était pas prodigue de largesses, et chez ces peuples à demi sauvages, gâtés par la générosité irréfléchie de touristes opulents, il faut payer sa bienvenue au poids de l'or, quand on ne peut pas déguiser une nationalité étrangère ou la racheter par des mœurs conformes à celles du pays. Ces considérations sur les difficultés de la position de Mme Pfeiffer ne font que nous donner une plus haute idée de son courage, en nous mettant à découvert quelques-uns des obstacles qu'elle a eu à surmonter. Mais il faut, malgré cela, reconnaître que les indigènes ne sont pas dénués de sentiment, témoins cette scène de deuil qui suivit la nouvelle de la perte de M. Brenchey dans le cratère du Pichincha, et cette autre scène de joie et de triomphe qui signala sa sortie de si grands dangers. Le reproche que nous oserons donc faire à Mme Pfeiffer en cette occasion, c'est d'avoir conclu du particulier au général, en jugeant lestement d'un peuple par un fait isolé qui s'explique imparfaitement. Ceci soit dit sans arrière-pensée contre les merites de la fameuse argonaute de notre siècle.

Nous revenons à nos reptiles.

Il est difficile de se faire une idée, même approximative, du nombre prodigieux de lagartos qui vivent dans les tributaires du Guayas. Ces animaux ne frequentent que les eaux douces ; ainsi, dans la saison où l'eau est salée jusqu'au dessus de Guayaquil, les voit-on invariablement remonter pour ne reparaitre qu'après que le fleuve a cessé d'être vaincu par la mer. A marée basse, ce qui arrive deux fois dans l'espace de vingt-quatre heures, ils se retirent généralement sur la vase du rivage où on peut les voir étendus pêle-mêle au soleil ou à la clarté de la lune. Le plus souvent c'est à la surface de l'eau qu'on les aperçoit. Dans ce cas, on distingue facilement leurs museaux gothiques, terreux, qui viennent se montrer au-dessus de l'onde, semblables à de vieilles sculptures flottantes. Leur œil limpide, planant au-dessus du courant, les gibbosités squameuses de leur dos, le sillon rectligne qu'ils tracent dans leurs mouvements de natation, sont autant de signes auxquels l'homme le plus inexpérimenté peut les reconnaître à une faible distance. Vus dans un lointain plus grand, on les prend volontiers pour des troncs qui flottent. Sur la terre, il n'est pas toujours facile de constater leur présence, à cause de leur couleur, qui se confond avec celle du sol. Dans l'herbe, il est moins difficile de se rendre compte de leur apparition, par les traces que laissent sur les graminées les lourdes masses de leurs corps.

La nuit comme le jour, le crocodile va régulièrement à terre pour y dormir. Il y va en outre pour déposer ses œufs dans la vase. Plusieurs croyances populaires donnent un intérêt romantique à la manière dont ces animaux élèvent leur progéniture. Nous n'en rapporterons qu'une entre tant d'autres. Lorsque les petits, à peine sortis de leur coques, ont joué sur la rive avec leur mère, montant sur son dos, s'abattant autour de ses membres massifs comme de jeunes chiens ou de jeunes chats, celle-ci les invite à s'exercer à la nage, et malheur à qui, par timidité ou par faiblesse, refuserait de la suivre : il serait dévoré tout vif ! On conçoit sans peine la difficulté de garantir l'authenticité de tels faits, sans avoir consacré beaucoup de temps à la constater *de visu*.

JULES REMY.

(A CONTINUER.)

FAITS DIVERS.

UN MARI MODÈLE.—Voici comment un de nos confrères définit le phénix conjugal, rêvé par la plus belle moitié du genre humain :

" Un jour à tout le moins, dans la semeiue, il sort avec sa femme, et n'évite pas la boutique des modistes. Il a toujours de la monaie, quand on lui demande, et ne fait jamais allusion à ce qu'il a donné. Il ne regarde pas comme au-dessous de lui de porter un paquet enloppé de papier gris, un parapluie de coton, ou même de tenir le " baby" sur les genoux dans l'omnibus. La voiture est-elle au complet, il reste dehors. En hiver, il se met au lit le premier. Il se lève au milieu de la nuit pour agiter le berceau, ou pour courir avec empressement à chaque coup de sonnette qui retentit à la porte. Il mange sans murmure, viandes froides et cornichons, et pratique une indifference complète sur la qualité des *pies* et *puddings*. Il ne trouve jamais le fromage trop fort, la bière trop légère, le thé trop faible. Il croit aux vapeurs, et une larme le met en fusion. Il raccommode une brouille et une robe de velours, dissipe la mauvaise humeur avec un tour au lac. Il va régulièrement à l'église, et conduit sa femme à l'opéra une fois par an. Il acquitte les dettes de jeu de sa femme, et lui abandonne tout ce qu'il gagne de son côte. Jamais il ne se plaint des boutons qui manquent, et jamais il n'a même d'amis à souper. Ses habits n'exhalent pas la moindre odeur de tabac ; il ne fume pas à la maison.

" Il lace le corset de sa femme même en décembre ; par les nuits d'hiver les plus glaciales, il ne demande pas de feu dans sa chambre à coucher. Il respecte l'âre fictif de sa femme, n'envahit pas le sanctuaire de la cuisine ; une fois l'an, sa famille quitte la ville, pendant que lui reste au logis avec un couteau et une fourchette, assis dans un vieux fauteuil de Hollande, couche dans un lit sans rideaux, gardé par une gouvernante sévère. Il est autorisé seulement à partir le samedi et à revenir le lundi, emportant son linge blanc, rapportant son linge sale, et payant toutes les notes de la blanchisseuse. Il paye les dépenses du ménage, sans qu'un soupçon lui traverse l'esprit, et ferme les yeux sur les *faits divers*. Il est doux et complaisant, observe l'anniversaire du mariage, ne se plaint pas si le dîner est en retard, fait lui même son déjeâner si personne ne s'en mêle, laisse sa femme valser et boire dans la bonne compagnie ; il fait toutes ses commissions, acquitte tous ses bills, et pleure comme un enfant à son enterrrement.—*Courrier des Etats-Unis.*

— Pendant le mois dernier, il s'est perdu 39 bâtiments, américains, partis d'un port des Etats-Unis ou à destination d'un port américain. Ce nombre se compose d'un vapeur (le *Central América*) ; d'un vapeur à hélice (le *Norfolk*) de trois navires, de cinq barques, de six briceques et de vingt-trois goëlettes. Le chiffre des pertes éprouvees par les compagnies d'assurances, par suite de ces sinistres, s'élève à 3,172,100 piastre, sans parler des avaries éprouvées par un très grand nombre d'autres bâtiments avec leurs cargaisons.

Dans ce triste relevé, le *Central América* figure pour la somme de $2,600,000. Jusqu'à présent, le mois de septembre est avec le mois de janvier le plus désastreux de l'année, ainsi qu'on peut le voir par un coup-d'œil jeté sur le tableau suivant :

Mois.	Bâtiments.	Valeurs.
Janvier	125	$3,552,700
Février	68	1,668,600
Mars	62	1,293,500
Avril	53	1,646,700
Mai	33	1,251,500
Juin	26	819,500
Juillet	18	710,700
Août	20	643,000
Septembre	39	3,172,100
Neuf mois....	445	$14,758,300

Une lettre de Sir Chs. Napier.

Nous trouvons dans le *Times* une lettre écrite par le général sir Ch. Napier, le 31 mai 1850, sept ans avant l'explosion de l'insurrection contre lequel l'Angleterre lutte en ce moment. Ce document jette sur les causes du soulèvement d'une grande partie du pays une lumière éclatante. En voici le principal extrait :

" Les compliments flatteurs que vous adressez au gouvernement indien me font rire, parce que je sais que vous ne pouvez les croire sincèrement mérités. Non ! non ! je ne vous concéderai pas que nous sommes *forts, justes,* ou *régulièrement constitués,* ou que *nous ne prenons au peuple que ce que la loi nous autorise à lui prendre ou que nous payons tous le mois.* Nous nous payons nous mêmes, *oui,* mais non pas les autres. Voici un fait : les coolies convoqués pour porter les bagages du gouverneur lorsqu'il se met en voyage, sont réunis par force à Simla à de grandes distances et on leur paie deux pences par jour en les traitant avec une extrême cruauté. Or, j'apprends que, par la négligence des employés, qu peut-être même par leurs détournements, 8,000 à 10,000 de ces coolies employés, pour transporter lord X. . . . par les plaines, quand il a quitté l'Inde n'ont pas même obtenu cette misérable paie depuis trois ans !

" Mon cher monsieur vous vivez dans un cercle enchanté à Calcutta ; vous ne connaissez le gouvernement indien qu'en théorie, absolument comme si vous étiez le gouverneur général. Les atrocités qui se commettent ici sont impossibles à decrire. Vous ne pouvez pas savoir cela, dans votre bibliothèque de Calcutta ; mais moi qui traverse tous les districts du Pays, tantôt à pied, tantôt à cheval, j'ai vu depuis bien des années les chôses les plus indignes. J'ai placé Scinde sur un bon pied ; mais quand j'ai quitté le pays, le gouvernement de Bombay y a introduit toutes espèces d'iniquittes en depit du commissaire civil, l'excellent M. Pringle, qui m'a succédé. Où j'avais laissé le contentement, on a mis le mécontentement et on a été obligé, pour le faire disparaître d'employer la force militaire. Je ne puis donc pas m'associer aux louanges que vous décernez au gouvernement indien bien au contraire.

" Il n'est pas un régiment dont la marche ne soit une série d'horribles oppressions, et cela non par le fait de l'indiscipline des soldats, mais *par le fait du système du gouvernement.* Si vous saviez ce que c'est que ce gouvernement, dont vous faites un éloge si inconsidéré, sans le connaître, et parce que vous ne le connaissez pas ! Je vous dirai un jour l'histoire *réelle* de ce gouvernement et auxquelles les indigènes sont soumis.

" J'ai un jour mécontenté les brahmine en faisant entrer dans la ligue des troupes de Gourka sans leur consentement. Je suis opposé à toute intervention dans la religion du peuple. Je ne voudrais pas offencer un Indou plus qu'un chrétien.

" Nous simulons un grand respect pour les vaches en présence des Indous, qui se rient de nous parce qu'ils savent bien que notre respect n'est pas sincère. Mais en même t mps nous l'arrachons de force à sa charrue, lui et ces bœufs et nous l'obligeons à faire des marches de plusieurs milliers de milles pour transporter les bagages des régiments : il perd sa récolte, ses terres restent en friche sa famille périt, ses bœufs, surmenés par nos soldats, tombent sur la route ; et il ne reçoit pas une obole pour cela ; son chariot brisé et abandonné sur la route et on lui en fait traîner un autre, dont le maître a pris la fuite du désespoir. Et, après six ou huit mois—j'en sais pour qui ce suplice a duré des années,—on le renvoie ruiné à sa demeure, où il vivait si heureux et si tranquille avant notre passage. Il peut y trouver sa femme et ses enfants en vie ; il peut si sa femme est laide, la trouver fidèle parmi se amis du vilage ; mais si elle est jolie, il apprendra que le magistrat européen l'aprise pour lui.

" J'ai appris que ces magistrats n'ont guère de scrupules en ce qui regarde les femmes des indigènes. La seule chose qu'on puisse dire en leur faveur c'est qu'il n'emploient pas la violence ouverte, comme le font les indigènes."

Le *Constitutionnel* publie la correspondance suivante, datée de Calcutta, le 17 juillet 1857 :

" Mon cher A . . . . .,

" . . . . . Calcutta est une place commerciale vraiement magnifique, nous y avons fait de larges opérations, et tout nous promet un bon avenir ; mais nous éprouvons en ce moment une secousse terrible qui devra nous nuire pendant plusieurs mois. Le croirras tu ? les Anglais, grâce à leur administration vicieuse, à leur laisser faire et surtout à leur imprévoyance, vont se trouver obligés de refaire la conquête de l'Inde ; leurs régiments natifs, au nombre de 50,000 hommes, se sont révoltés comme un seul homme, et ils tiennent aujourd'hui les grandes stations militaires.

Les troupes européennes sont expédiées des trois principautés, mais elles auront fort à faire avant de rétablir l'ordre. Le mal, en effet, est grand, puis les révoltés sont de bons soldats, bien armés et qui, pour comble de malheur se sont emparés de tous les canons anglais.

Juge de l'imprevoyance de notre honorable gouvernement ! L'artillerie de siége était tout entière dans Delhi, sous la protection de trois régiments natifs ; pas un régiment européen ; si bien qu'aussitôt la révolte commencée à Meerut, station militaire distance de dix mille les soldats natifs ont tué leurs officiers et se sont emparés sans difficulté de la place, des forts et de tout l'artillerie ; les régiments anglais sont depuis sept semaines devant cette ville, mais il n'ont put encore en venir à bout.

C'est chose déplorable de voir le mauvais entendement de l'administration. Pas de commissariat, pas d'ambulance, pas même de canons ; les quelques régiments européens qu'on a pu obtenir de Madras, Bombay et Ragoon, sont expédiés dans les hauts pays sur de mauvaises petites charettes traînés par des bœufs, et à chaque station, il sont obligés de rester trois et quatre heures avant de pouvoir obtenir de la viande et du pain. Le commissariat dans l'Inde montre la même incapacité que celui de Crimée, et les Anglais perdent ici la moitié de leurs hommes faute de bonne nouriture et de soins médicaux.

Au millieu de tout cela, je dois te signaler une particularité qui nous touche de près, nous Français : tu ne saurais t'imaginer les colomnies, les scandaleux détails qu'inventent et publient les journaux de l'Inde relativementà la France et à son gouvernement. Leur audace à cette égard est incroyable et approche de la bouffierie. Afin que tu puisses en juger, je t'envoie le dernier numéro de l'*Englishman*, notre journal le plus répandu ; tu y verras les grossières et stupides anecdotes que le correspondant parisien de ce journal raconte aux Anglais de l'Inde, lesquels, il faut l'avouer, lisent ses choses avec un bonheur qui témoigne de leur peu de sympathie pour nous et notre pays.

Nous voudrions pouvoir contrebalancer l'effet de ces indignes et mensongères correspondances ; nous voudrions faire comprendre ici, où nous sommes qu'un très-petit nombre de Français, que la France est une grande et loyale nation. C'est chose douleureuse, je t'assure, pour un Français à l'étranger, de voir ainsi dénigrer et insulter son pays. . . . . .

Le gouvernement a donné ordre a la moitié des troupes destinées a la Chine de nous venir en tout hâte, et l'on attend ici, 2,500 hommes de cette flotte. Il ne restera plus en Chine que 3,000 hommes de débarquement, ce qui n'est pas assez.

Bombay n'a plus que 2,000 Européens, Madras 800, et le bas Bengale, 3,000. Or il faut de toute nécessité avoir ici une force de 3,000 Européens, si l'on veut tenir aujourd'hui l'Inde en respect.—L. Boniface."

Correspondances.

Monsieur le Rédacteur de l'*Ere Nouvelle.*

Monsieur.

Auriez vous la complaisance d'insérer dans votre prochain numéro l'adresse du clergé des Trois-Rivières au Révérend Monsieur Joseph Aubry, avec la réponse de ce Monsieur et de prier le *Courrier du Canada*, le *Journal de Québec* et la *Minerve* de reproduire cette adresse et la réponse Ce faisant Monsieur, vous obligerez un de vos abonnés.

12 octobre 1857.

Au révérend Messire Joseph Aubry, archiprêtre et Docteur en Théologie.

Révérend Monsieur.

Le clergé du diocese des Trois Rivières n'a pu apprendre sans éprouver un profond sentiment de regret votre départ de ce diocèse. Tout en respectant les motifs qui vous ont engagé à accepter une nouvelle position dans l'important établissement du Séminaire de Saint Thérèse, nous éprouvons le besoin de vous exprimer les sentimens de reconnaissance dont nos cœurs sont pénétrés envers vous et la haute estime que nous entretenons pour votre personne.

Pendant les trop courts instants que vous avez passés au millieu de nous, vous avez fait du bien part tout et à tous. De notre vie nous n'oublierons ces consolants exercices de la retraite spirituelle que vous nous avez donnée il y a à peine deux ans au Séminaire de Nicolet, les retraites et missions que vous avez prêchées dans presque toutes les paroisses de ce diocèse, ces conseils appuyés sur une érudition et une sagesse profondes, ces paroles d'encouragement qui tant de fois ont porté la paix et entretenu le feu de la charité dans nos âmes cette société utile et agréable à la fois dont tous sans distinction pouvaient partagerles douceurs. Ces bienfaits sont trop précieux pour que nous puissions un seul instant les perdre de vue. Que ne nous a-t-il été donné d'en jouir plus longtemps !

Dans cette circonstance, il ne nous reste plus qu'à vous offrir les témoignages de notre sincère gratitude et d'une estime proportionnée aux éminentes qualités que la Providence vous a départies.

Nous osons espérer que vous n'oublierez pas, surtout au St. Sacrifice ceux que vous avez honoré de votre amitié et comblé de vos bienfaits.

Pour nous, nous prions le Seigneure qu'il conserve et bénisse vos jours pour l'avantage de ceux qui auront désormais le bonheur de vous posséder. Que votre vie s'écoule dans le bonheur

Agréez Monsieur, le témoignage de la plus parfaite considération avec laquelle,

Nous avons l'honneur d'être,
Vos très humbles serviteurs.
F. G. Loranger Ptre. V. G.
Ls. Th. Fortier Ptre.
Jn. Harper Ptre.
M. Carrier Ptre.
C. Zéphirin Rousseau, Ptre.
Et 50 autres signatures.

Diocèse des Trois-Rivières, Octobre 1857.

A tous les membres du clergé des Trois-Rivières, signataires de la présente adresse.

Messieurs et vénérés confrères,

Je ne saurais m'expliquer la démonstration actuelle du respectable clergé des Trois-Rivières à l'égard d'un pauvre et simple prêtre Il est vrai que, durant les trois années de mon séjour dans ce diocèse, je me suis efforcé de vous être utile à vous tous et à votre peuple respectif ; mais il me semble que mes faibles et trop peu appréciables services ont toujours été dans l'occasion, trop sentis et trop récompensés. C'est donc moi, plutôt que vous, qui dois vous témoigner ma vive reconnaissance (et je saisi cette occasion de vous la manifester publiquement) de m'avoir procuré par votre généreuse libéralité une honorable exi tence au milieu de vous, et par là de m'avoir donné la satisfaction de n'être pas à charge à Sa Grandeur Monseigneur Cook, qui faisait assez sans doute de me donner chez lui une hospitalité aussi gracieuse qu'honorable. Qu'il me soit permis de déclarer ici que j'ai bien compris l'obligation que j'avais de multiplier mes services auprès de vous pour correspondre à vos libéralités et que j'ai souvent éprouvé du regret de ne pouvoir en faire davantage.

Cependant la démarche honorable que vous faites aujourd'hui pour moi et les expressions trop flateuses qui accompagnent votre adresse m'obligent encore, s'il est possible, à une plus grande reconnaissance et me jettent en même temps dans la confusion et dans la crainte. Oui, je crains qu'étant trop récompencés par vous, je ne perde le mérite du peu que j'ai pu faire dans votre diocèse.

Non, je ne l'oublierai jamais cet admirable clergé des Trois-Rivières, distingué par sa piété et sa régularité, par son union fraternelle entre tous les membres, par sa singulière et noble énergie pour le bien et par son étonnante générosité, dont il vient de donner une preuve éclatante en s'engageant à un montant considérable, en égard à son petit nombre, pour soutien de son digne et vénéré chef, l'évêque des Trois Rivières. Vous comprenez maintenant, mes chers et vénérés confrères, qu'il a dû m'en coûter beaucoup de me séparer de vous, de vous en particulier desquels je trouvais des élèves chéris et reconnaissans, de vous qui daignez me traiter quoique tout-à-fait indigne, comme un père. Mais la voix du ciel semblait m'appeler ailleurs, j'ai cru devoir rompre tous les liens qui m'attachaient à ce diocèse.

Cependant, soyez persuadés que je tâcherai de m'acquitter de la dette de reconnaissance contractée envers vous en priant souvent pour vous, surtout au saint autel, et j'ôse espérer que dans votre charité vous voudrez bien tous m'accorder une part dans vos prières et dans vos bonnes œuvres Croyez moi bien cordialement pour la vie avec la plus haute considération,

Messieurs et vénérés confrères,
Dévoué serviteur et ami
J. Aubry, Ptre.

Nicolet, 8 octobre 1857.

Au Révérend Messire Joseph Aubry, Ptre, Docteur en Théologie, etc., etc., etc.

Bévérend Monsieur,

Votre arrivée dans cette ville il y a troisans, avait été pour nous un sujet de contentement et de vraie satisfaction et nous avions toujour depuis cette heureuse epoque conservé l'espoir que votre séjour devait y être permanent ; c'est donc avec un regret bien sincère que nous avons appris votre départ de cetre ville pour un diocèse qui à la vérité ne vous es pas étranger, et qui, nous l'espérons ne manquera pas de vous apprécier sous tous les rapports qui vous avaient rendu si vénérable aux citoyens de cette ville, mérité leur confiance à un si haut dégré et habitués, nous osons le dire, à entendre avec un religieux respect, ces instructions si méthodiques et si plein de science et de solidité.

Si donc des circonstances qu'il ne nous appartient pas d'apprécier et que nous devons considérer comme providentielles, ne vousont pas permis de demeurer plus longtemps dans cette ville, et à nous d'avoir avec vous desrelations plus intimes, soyez persuadé cependant que vous emportez avec vous l'estime, la confiance et les regrets bien sincères de tous les citoyens de cette cité qui croiraient manque à leur devoir, si dans les circonstances actuelles ils ne se joignaient pas au clergé de ce diocèse pour vous exprimer toute la reconnaissance et la gratitude qu'ils vous doivent pour le zèle et la charité que vous avez déployé à leur égard dans les attributions de votre position.

Il ne nous reste donc qu'à vous souhaiter des jours heureux et à vous prier de vous souvenir de nous dans vos prières, et nous avons l'honneur d'être,

Messire, avec une haute considération,
Vos humbles et respectueux serviteurs,

D. Mondelet, J. C. S, J. E. Turcotte, maire, A. Polette, M. P. P., V. Guillet, coroner, G. B. Badeaux, J. P., J. P. Bureau, E. M. Hart, A. L. Desaulniers, Sévère Dumoulin, B. Doucet, L. C., O. Duval, T. Laue, Edw. Barnard, P. C. S., L. A. Dubord, A. Larue, J. N. Bureau, Petrus Hubert, N. P., J. E. Dumoulin, N. P., L. U. A. Genes, J. P, Jos. Saucier, Dép. Sh., N. A. DuBerger, Dép. P. C. S., D. G. Labarre, J. P., D. E. Frigon, J. G. N. Frigon, F. Lottinville, L. E. Gervais, Gol. Lassale, T. E. Normand, Louis Dupuis, Zephirin Duval, Arthur Desfossés, F. X. Guillet, E. Normand, Jos. Bureau, W. H. Rowen, J. N. Godin, Ph. Giroux, W. Giroux, D. Dufresne, J. A. Olivier.

Trois Rivières. 8 octobre 1857.

Messieurs et respectables amis,

Il me serait difficile de vous exprimer les sentiments que votre bienveillante adresse fait naître dans mon cœur. Je ne saurais le dissimuler, ce témoignage distingué d'amitié et de reconnaissance, après des services de beaucoup trop estimés et venant d'une classe de citoyens si honorable, éleverait en moi un véritable sentiment d'orgueil, si je n'entendais la voix du divin maître disant : " Lorsque vous avez fait ce qui vous est commandé, dites : *Nous sommes des serviteurs inutiles.*"

Soyez-en persuadés, Messieurs, il m'a fallu plus que des motifs ordinaires pour m'engager a me séparer d'amis que j'ai su apprécer pendant les quelques instants qu'il m'a été donné de passer auprès d'eux. Aussi, en vous laissant, j'emporte avec moi le souvenir de vos vertus religieuses et civiles qui m'ont tant de fois édifié et consolé : les procédés honnêtes et obligeants dont vous m'avez constamment honoré, seront a jamais gravés dans ma mémoire.

Si le ciel daigne exaucer mes vœux, ses faveurs les plus précieuses se répandront avec abondance sur cette partie de la vigne du seigneur dont vous êtes la gloire et la joie.

J'ose me flatter, Messieurs, que vous ajouterez à toutes vos bontés, celle de vous intéresser pour moi auprès du tout-puissant, de mon côté pourrai-je oublier ceux qui me témoignent tant d'intérêt et de bienveillance dans un tems ou les services que l'on peut rendre a ses semblables sont si souvent méconnus ?

Messieurs, je vous remercie et souhaite paix et bonheur, en attendant que nous nous réunissions dans la véritable patrie et cette fois pour ne plus nous séparer.

J. Aubry, Ptre.

St.-Grégoire, 12 octobre 1857.

☞ Le *Journal de Québec*, le *Courrier du Canada* et la *Minerve* sont priés de reproduire.

Trois-Rivières, 12 octobre 1857.

L'*Inquirer* et M. Normand.

Dans un article virulent et tout suant de colère, l'*Inquirer* de mercredi dernier, s'étudie a lancer, avec une impudence vraiment cynique, l'injure à la face d'un citoyen recommandable tant par la richesse de son caractère que par l'aptitude dont il a toujours fait preuve pour conduire avec une rare subtilité les ouvrages qui son de son ressort. En lisant ces remarques dues à la plume de l'écrivain de l'*Inquirer*, on serait porté à croire qu'elles sont dictées par un esprit droit et sincerement dévoué aux intérêts de sa localite, mais on ne tarde pas longtemps a s'appercevoir qu'elles viennent d'un cœur tout de feu pour un certain monde rubicond, et qu'elles ont un côté de fuieusement boiteux.

J'avoue avec toute franchise d'âne, qu'à la tête d'un département, où les dépaises sont rendues à la somme ronde de £50,000, il faut de toute necessité un homme actif, intelligent et capable de gérer avec honneur et avantage les affaires de ce département. Mais de là, où je suis d'accord avec l'*Inquirer*, à la conclusion qu'il tire, je trouve un abime infranchissable.

Parceque M. Normand n'aurait pas montré de sagacité pour présider à l'émeinente fonction de Juges de Paix, faudra t-il croire qu'il ne serait pas capable de remplir avec aisance et avantage les devoirs exigés dans une autre position. Certes, (soit dit entre nous) je connais aujourd'hui certains individus qui montrent beaucoup de dispositions à devenir d'habiles main-d'œuvres, tandis que de la place d'où ils dominent, ils semblent n'avoir d'autre mission que de se couvrir de boue, et d'augmenter le nombre de ceux qui les peinent en pitié. Il est vrai que M. Normand n'a pas eu l'avantage de recevoir une éducation bien soignée ; mais, dites-le moi, l'éducation donne-t-elle le jugement et l'intelligence, là bien si elle ne fait que les développer : et parceque ce monsieur a été privé du bienfait et l'éducation, n'allez pas M. le rédacteur de l'*Inquirer* conclure qu'il n'est pas apte à conduire les travaux sur le St.-Maurice, que cette nomination touche pour ainsi dire le sublime de l'absurdité, car dans ce cas votre conclusion serait bien plus forte que vos prémisses, ce qui est une faute, si vous vous rappelez encore les principes de votre logique.

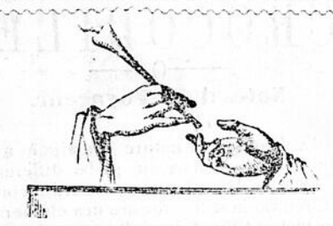
Lorsque l'honorable commissaire des travaux publics a mis sur les épaules de M. Normand toute la responsabilité des immenses travaux du St.-Maurice, j'ai la conscience qu'il connaissait à qui il s'adressait, et que l'amitié particulière dont il honorait ce gentilhomme a été loin d'être l'unique mobile de son judicieux choix.

M. Lemieux savait que M. Normand a parfaitement la conscience de son devoir, qu'il le remplit avec une haute impartialité, et qu'il a réellement toutes les qualités requises pour remplir avec avantage les obligations de sa mission, et c'est pour cela qu'il l'a nomme au haut poste de surintendant des travaux du St.-Maurice, et aujourd'hui le public en masse se lève et dit : la nomination de M. Normand est populaire, et l'*Inquirer*, ici comme dans mille autres circonstances, manque de jugement.

Emmanuel.

L'ERE NOUVELLE.

QUE LA LUMIERE SOIT : ET LA LUMIERE FUT



TROIS-RIVIÈRES, JEUDI 15 OCT. 1857.

NOUVELLES D'EUROPE.

ARRIVÉE DE L'*ATLANTIC.*

Le steamer *Atlantic* avec des dates de Liverpool jusqu'au 28 de septembre est arrivé à New-York, lundi, à dix heures et demie A. M.

L'*Atlantic* avait a son bord 120 passagers et $17,000 en espèce.

Indes.— La malle des Indes, avec des dates de Calcutta jusqu'au 23 août ; de Bombay jusqu'au 25 et de Delhi jusqu'au 12 du même mois, était arrivée a destination.

Delhi était encore au pouvoir des insurgés. De nombreuses sorties avaient eu lieu mais avaient été repoussées, non sans des pertes considérables du côté de l'armée Anglaise. Le général Nicholson était arrivé devant la place le 8 août, mais son corps d'armee n'y était attendu que vers le 13 ou le 15 du même mois. Lorsque ces renforts seront arrivés l'armée assiégeante comptera 11,000 hommes. De nouvelles forces y étaient encore attendue dans les premiers jours de septembre. L'assaut devait être donné a la ville le 20 août.

Les nouvelles relatives au général Havelock, et à la position des affaires à Cawnpour sont des plus contradictoires. D'un côté, le général, après s'être de nouveau mis en marche sur Lucknow et avoir défait l'ennemi dans deux engagements, avait trouvé les rebelles au nombres de 15,000, fortement retranchés à Luchnow, et serait revenu suivi seulement 900 hommes, à Cawnpour où il s'attendait d'un instant à l'autre a être attaqué par les insurgés. De l'autre, le correspondant à Trieste du *London Morning Post* annonce que le général Neil avait attaqué et défait un fort détachement près de Cawnpour : que le général Havelock s'était heureusement avancé jusqu'a Lucknow, et que la garnison de la place était dans une position très-précaire.

Les nouvelles d'Agra vont jusqu'au 15 août. Les forces dans cette dernière ville étaient bien approvisionnées, mais requerraient de nouveaux renforts, à cause de leur petit nombre.

Bethoor avait été repris par 4000 rebelles, mais ces derniers avaient été délogés le 15 août avec des pertes sensibles.

Les soldats sikhs, et la population du Panjaub continuaient à montrer beaucoup de loyauté.

Les rapports des différents états de l'Inde centrale sont assez satisfaisants, malgré qu'un certain mécontentement y avait été manifesté.

Les rebelles ont été défaits à Arrah par le major Eyre.

Le jour du pélérinage à la Mecque, durant lequel on appréhendait quelques troubles s'est passé aussi tranquillement que les années précédentes.

On dit que plusieurs soldats de l'armée du Bengal se sont révoltés, mais qu'ils ont été facilement réprimés. Quelques régiments, dont on suspectait la loyauté, ont aussi été désarmés.

Les bruits couraient que Goolab Sing était mort à Cashmere le 2 août.

Lord Elgin était sur le point de retourner en Chine.

Le général Lloyd a été suspendu, et devait subir un procès.

La loi martiale a été proclamée à Delhi.

Les journaux de Paris annoncent qu'un différend sérieux s'était élevé entre Lord Canning-gouverneur général, et sir Collin Campbell, commandant en chef de l'armée. Lord Elgin s'était rangé de l'avis de ce dernier, que l'opinion semblait aussi supporté.

Le rapport que Havelock avait pu se rendre jusqu'a Lucknow était douteux, et considérait la position du général comma très périlleuse.

Un officier rapporte qu'il a vu Nena Sahip et sa famille, s'embarquant sur une chaloupe sur le Gange et que la fête embarcation avait sombré.

Une dépêche télégraphique de Paris, adressée au *London Post*, sous la date du 29 septembre, annonce que la population du Bengal commençait à se soulever ; qu'elle y avait déjà massacré plusieurs familles anglaises, et que le soulèvement menaçait de devenir général.

La réception des marchandises venant de l'intérieur était très-considérable à Calcutta. Le numéraire disparait, et on demandait un escompte de 25 pour cent pour le papier-monnaie de la compagnie des Indes Orientales.

Chine.— Les date de Hong-Kong sont du 28 août.

L'amiral Seymour a déclaré Canton en état de blocus.

Les thes à Shanghai et Amoy avait une tendance à la hausse,

Allemagne.— L'entrevue les empereurs à Stuttgardt s'était termine le 23. Le Czar ensuite partie pour Wermar, où il devait rencontrer l'Empereur d'Autriche.

Marquis de Liverpool.— Coton sans changement dans les prix. Vente des derniers jours, 8000 balles. Farine en inactivité. Blé ferme et en inactivité.— Maïs sans changement.—Lard et bœuf en inactivité.—Consolidés cotés a 90¼ et 90⅜.—Marché monétaire en inactivité a 5 et 5½ pour cent.

Nous inserons avec beaucoup de plaisir, à la demande d'un de nos abonnés, dans notre feuille de ce jour, l'adresse du clergé du diocèse des Trois-Rivières au vénérable Messire Joseph Aubry, (ci devant résidant a l'évêché en cette ville) et la réponse de ce monsieur à cette adresse.

Nous ne pouvons nous empêcher de féliciter le clergé de ce diocèse sur cette démarche aussi louable que bien méritée. C'est pour nous un véritable bonheur de pouvoir concourir par la publication de cette adresse au témoignage de confiance, d'estime et de reconnaissance que lui rend le clergé dans cette occasion.

Nous insérons pareillement l'adresse d'un grand nombre des citoyens de cette ville à ce monsieur ainsi que la réponse qu'il leur a faite.

Le départ de Messire Aubry qui est si sincèrement regretté par le clergé de ce diocèse, ne l'est pas moins par les citoyens de cette ville, qui perdent en lui un Prêtre vénérable digne à tous les égards de leur confiance, de leur estime et de leurs respects et dont l'absence est d'autant plus remarquée que le ministère de la parole qu'il remplissait plus fréquemment avec une dignité et simplicité évangéliques, qui avait toujours un nouvel attrait pour ses auditeurs qui l'écoutaient avec un religieux respect et un rare intérêt.

Ordinations.

Mgr. des Trois-Rivières a fait dernièrement les ordinations suivantes :

Le 13 septembre, à Nicolet.

Sous-diacres—MM. H. V. Bellemare, N. E. Ricard, Et. Guertin et Jos. Nap. Héroux.

Le 19 du meme mois, au même endroit.

Diacres—MM. H. V. Bellemare, N. E. Ricard, Et. Guertin et Nap. Héroux.

Minorés—MM. Nestor Larue, H. Trahan, E. Pamleton et Arth. Carufel.

Tonsurés—MM. Fr. X. Vertefeuille, M. Proulx, Jos. Blais, E. Dauth, Octave Lépine, P. Bellemare, A. Audet, Daniel Paradis, Ir. Douville et Th. Maurault.

Le 20, aux Trois-Rivières.

Sous-diacre—M. N. Larue.

Le 27, à Ste.-Anne de la Pérade.

Prêtres—MM. H. Bellemare et N. E. Ricard.

De plus, Sa Grandeur a fait les nominations suivantes :

M. A. Charest, curé de St.-Sevère.
" G. Duhault, " St.-Maurice.
" C. Hamelin, missionnaire de Wotton.
" Al. Bouchard, " du Lac Aylmer.
" T. Lacoursière, " de Warwick.
" H. Bellemare, vicaire d'Yamachiche.
" N. E. Ricard, " de Ste.-Anne de la Pérade.

M. Ph. Gélinas, actuellement au seminaire de Nicolet, a été remplacé au Secrétariat de l'Evêché, par M. A. Carufel.

— Dans un de ses numéros de la fin de septembre, la *Patrie* a publie sous la signature C. B. de Niverville, une correspondance contre laquelle M. C. B. de Niverville nous prie de protester. La lettre inserée dans la *Patrie* est d'un autre apocryphe pour ne rien dire de plus. Si, comme il pense, M. C. B. de Niverville, de Trois-Rivières, est le seul de son nom dans le pays, il pourrait pour suivre le correspondant qui lui a volé sa signature ou le journaliste responsable ; mais l'insignifiance de cette correspondance mérite mieux que cela, le silence.

Voici comment se termine la lettre de M. de Niverville, que sa trop grande étendu nous empêche de reproduire en entier :

" Maintenant quel est le nom du correspondant obligeant de le *Patrie* ? c'est ce que j'ignor ; mais ce que je suis disposé a ignorer le moins longtemps possible.

" Cependant j'ai voulu en attendant répudier publiquement le don onéreux quoique gratuit, que l'on m'a fait et j'ai cru devoir vous envoyer mes remarques a ce sujet et vous prier de leur donner publicité, vu que dans l'écrit qu'elles concernent l'on me fait vous attaquer.

" L'on dira peut-être que j'aurais dû adopter cette démarche plus tôt, mais je répondrai que je ne reçoi pas la *Patrie* et que je n'ai appris qu'hier l'existence de la correspondance en question.

Pays. C. B. de Niverville."

Affreux ! Parmi les scènes d'horreur qui parfois reçoivent le grand jour de la publicité il n'en est guère heureusement, qui se présentent avec un carractère aussi ignoble que celle dont les journaux du Haut-Canada viennent de nous apporter le récit.

Le nommé Edward O'Connor naquit de parents honnêtes. Ils lui donnèrent une bonne éducation et le destinèrent à la prêtrise. Par malheur, E. O'Connor arrivé à l'âge de puberte fit la connaissance d'une femme dépravée qui le détourna de sa vocation et se fit épouser par lui. Cette femme comptait l'ivrognerie au nombre de ses vices. Peu à peu, elle transmit sa funeste passion à O'Connor. Deux enfants qui reçurent la naissance dans ce triste menage, ne suffirent pas à l'arracher à ses infamies.

Les époux O'Connor habitaient York-ville pres de Toronto. De débauche en débauche, ils étaient descendu jusqu'aux plus bas fonds de la dégradation. Pour alimenter cette soif de boissons spiritueuses qui les brûlait, le mari travaillait quelquefois comme manouvrier. Mais dès qu'il avait un peu d'argent, sa vie passait à la paresse et l'ébriété. Inutile d'ajouter que la dame avait part aux copieuses distributions de gin et de whisky.

Deux femmes se mêlaient, paraît-il, à leurs orgies qui, le plus souvent, avaient lieu dans le bourge infect dont les misérables avaient fait leurs résidence. Un dénûment complet marquait ce tandis refuge de l'ignominie la plus dégoutante. Il y a trois ou quatre jours O'Connor, ayant touché quelques dollars, acheta immédiatement six pintes d'alcool. Sa femme était alors sur le point d'accoucher. Après avoir fait l'acquisition, le manœuvre remonta chez lui. Ce qui se passa ensuite est un mystere. On croit cependant que les boissons spiritueuses furent absorbées en peu d'heures ; que durant cette intervalle, un homme se présenta dans l'appartement occupé par O'Connor, et qu'une dispute assez vive eu lieu.

Mais ce qu'il y a de trop certain, c'est que ce jour-là, on avertit le bailli d'York-ville que la femme d'O'Connor était morte et que lui-même gisait dans un état désespéré. Le bailli se transporta sur le théâtre de la tragédie. Un affreux spectacle frappait les yeux. Dans une chambre nue, sur un grabat rongé par la vermine, souillé de sang et d'immondices, les deux ivrognes étaient étendus livides et glacés par la mort, et pour compléter ce hideux tableau, en un coin on apercevait le cadavre d'un enfant nouveau-né.

Une enquête fut aussitôt ordonnée. M. Philbrick, coronaire de Toronto, la conduisit, et après l'audition de plusieurs témoins, les deux femmes, dont nous avons parlé, furent arrêtées sous prévention d'avoir causé la mort des époux O'Connor en les excitant à boire. Les accusées seront jugées aux prochaines assises. *Idem.*

Compagnie do la Baie d'Hudson.

Sous ce titre, la *Tribune* de New-York vient de publier quelques considérations importantes. Nous nous hâtons d'en faire port à nos lecteurs :

" Nous avons déjà, dit la *Tribune*, parlé des efforts faits par nos voisins canadiens, pour annexer à leur province quelques portions des vastes territoires soumis à la juridiction de la compagnie de la baie d'Hudson, sinon le tout. La jouissance de ces territoires est due en partie à la chartre originale que Charles II accorda à la compagnie et qui embrasse, suivant l'interpretation que lui donne cette compagnie tous les territoires qu'elle occupe au sud et à l'est de la baie d'Hudson, et en partie à une licence ou permission du gouvernement anglais, qui s'étend aux districts occidentaux, depuis la baie d'Hudson jusqu'au Pacifique.

" La licence en question expire en 1859, et les Canadiens, avec un appui assez puissant en Angleterre, font de grands efforts pour prévenir son renouvellement. Ils ne se contentent pas de cela. La chaire de la compagnie que la couronne n'a pas le droit de rejeter tant que sa légalité est reconnue, forme aussi un sujet d'attaque. Comme cette charte a été accordée par le roi seul, sans avoir la sanction du parlement, on se demande si elle est légalement valide. Cependant, comme, en plusieurs occasions, le parlement l'a traitée de même que si elle était valide, et comme la compagnie l'a possédée sans interruption pendant près de deux cents ans, on ne semble pas avoir grande confiance que les cours la rejetteront. Mais les Canadiens sont décidés à la contester s'ils ne peuvent s'en débarrasser entièrement. Le territoire qu'elle comprend a été dans l'origine un sujet de dispute et de différend entre la France et l'Angleterre, et leurs limites mutuelles dans ces contrées septentrionales ont formé une cause de stipulation dans deux ou trois traités, negociés entre les nations rivales, avant la cession du Canada par la France à l'Angleterre. Les Canadiens affirment maintenant, contre la compagnie de la Baie d'Hudson, qu'il ont hérité de tous les droits et prétentions qui, d'après ces traités, appartenaient à la France, tandis qu'elle possédait le Canada. Ils allèguent, en outre, que la compagnie de la baie d'Huson a usurpé certains territoires auxquels d'après les stipulations du traite entre la France et l'Angleterre, cette compagnie n'avait pas droit, et lesquels, d'après les mêmes stipulations, formaient partie du Canada. Non seulement les Canadiens ont fait cette réclamation—mais ils ont réussi à forcer le ministère à s'en occuper. Les officiers légaux de la couronne sont allés jusqu'a proposer que la question de délimitation du Canada et des territoires de la compagnie fût renvoyée à un comité judiciaire du Conseil Privé, et que sa détermination, quelle qu'elle pût être, fut rectifiée par un acte du parlement.

" Cette réclamation n'affecte cependant pas les deux portions les plus précieuses et les plus intéressantes—en autant du moins qu'elle concerne la colonisation des territoires de la compagnie de la baie d'Hudson—l'établissement de la Rivière Rouge et l'île de Vancouver. Nos lecteurs se rappelleront que l'île de Vancouver située à peu près au 54o 40', passa malgré tout ce qu'on pût dire entre les mains des Anglais par le traité de l'Orégon, en 1849—concession qu'on n'aurait jamais dû faire, car cette île, à cause de sa position maritime, ses grands ports, la fertilité de son sol et ses ressources minérales vaut autant sinon plus que tout le territoire adjacent de Washington. Cependant, lord Grey, ministre colonial anglais à l'époque, savait à peine ce qu'il en ferait après l'avoir eue. Effrayé des dépenses qu'il faudrait faire pour l'élever à l'état de colonie anglaise, il la transmit à la compagnie de la baie d'Hudson qui y a déjà formé quelques établissements en relation avec son commerce. On a voulu ouvrir l'île à la colonisation, et pour encourager les colons, on a établi une législature locale. Mais il faut posseder tant de propriétés pour avoir droit de vote que quelques employés de la compagnie jouissent seuls de ce privilége, et le prix des terres est si élevé que très peu de gens ont envie d'acheter. A présent le commerce de l'île est nul, quoique l'on pense qu'avec les privileges dont la réciprocité fait jouir le Canada, les provisions et surtout le charbon de l'île pourraient facilement s'écouler sur les marchés californiens. Mais la compagnie de la baie d'Hudson tient sa proie serrée et le seul moyen de ravoir l'île serait de la lui acheter : si nous l'eussions gardée comme nous le pouvions et le devions, elle aurait reçu une population considérable et florissante."

Décès.

En cette Cité, le 12 courant, Andrew, fils d'Andrew Craik, écr. agé de 8 ans et 2 mois.

Vache Egarée.

VOLLÉE ou ÉGARÉE, une VACHE sous poil rouge. La personne qui la ramènera au soussignée, sera généreusement récompensée.

J. F. LORANGER.

Trois-Rivières, 15 Oct. 1857. 83

PERDU.

LE 7 du courant, un enfant disparu de Bécancour, âgé de 7 ans, étant revêtu d'un chapeau de laine noir, chemise de coton rayée bleu et blanc, un habit de drap brun et pantalon rouge-brun ; toutes les personnes qui pourraient en avoir connaissance sont priés de le faire savoir au Rev. M. Malo, curé, de Bécancour.

Bécancour, 14 Oct., 1857.—83.

AVIS.

LA Soussignée, marchande publique de Trois-Rivières, informe le public qu'elle a constituée Louis Greniet son époux, son procureur général pour agir en son nom en toutes choses;

AURELIE MARAIN GRENIER.

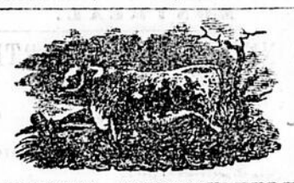
Trois-Rivières, 12 octobre 1857.—1m. 82

AVIS.

TOUTES personnes endettées à THOMAS THOMPSON, Ecuier, ci-devant marchand de cette Cité, sont priées de venir régler avec le soussigné, qui a été duement appointé son procureur.

GEO. B. HOULISTON.

Trois-Rivières, 7 Octobre, 1857. 81



SOCIETE D'AGRICULTURE
DE LA
DIVISION ELECTORALE
DE
TROIS-RIVIERES.

AUNE exposition de produits agricoles, manufactures domestiques et d'animaux, qui aura lieu MARDI le DIX-SEPT NOVEMBRE prochain, sur le Marché à Foin, dans cette Cité, à midi, l'on décernera les prix suivants, savoir:

Beurre de marché en baril ou en tinette de pas moins de 20 livres, 6 prix, 13s 12s 11s 10s 9s 8s.	£3	3	0
Fromage en quantité de pas moins de 6 livres, 3 prix, 15s 10s 5s.	1	10	0
2 minots graine de mil, 3 prix, 15s 10s 5s.	1	10	0
10 verges d'étoffe du pays, 3 prix, 10s 7s 6d 5s.	1	2	6
1 paire de bas de laine de femme, du pays 3 prix, 3s 9d 2s 6d 1s 3d.	0	7	6
1 paire de chaussons d'hommes, du pays, 3 prix, 3s 9d 2s 6d 1s 3d.	0	7	6
Etalon, au-dessus de 3 ans, 3 prix, 30s 25s 20s.	3	15	0
Etalon, au-dessus de 2 ans 2 prix, 30s 20s.	2	10	0
Jument poulinière, 4 prix, 30s 25s 20s 10s.	4	5	0
Jument ou Poulain coupé, de 3 ans, 2 prix, 20s 10s.	1	10	0
Jument ou Poulain coupé de 2 ans, 2 prix, 20s 10s.	1	10	0
Poulain de l'année, 2 prix, 15s 5s.	1	0	0
Vache à lait, 6 prix, 30s 25s 20s 15s 10s 5s.	5	5	0
Taure de 2 ans, 4 prix, 20s 15s 10s 5s.	2	10	0
Taure de 1 an, 2 prix, 10s 5s	0	15	0
Veau mâle, 2 prix, 10s 5s.	0	15	0
Génisse, 2 prix, 10s 5s.	0	15	0
Taureau, 2 ans et plus, 4 prix 20s 15s 10s 5s.	2	10	0
Taureau, 1 an et plus, 4 prix, 20s 15s 10s 5s.	2	10	0
Bélier pour la laine, 2 ans et plus, 3 prix, 15s 10s 5s.	1	10	0
Bélier pour la laine, moins de 2 ans 3 prix, 15s 10s 5s.	1	10	0
2 Brebis, 3 prix, 15s 10s 5s.	1	10	0
2 Agneaux, 3 prix, 15s 10s 5s.	1	10	0
Verrât, 3 prix, 15s 10s 5s.	1	10	0
Truie de 2 ans ou plus avec 2 petits 3 prix, 15s 10s 5s.	1	10	0
Truie de moins 2 ans, 3 prix, 15s 10s 5s.	1	10	0

REGLES ET REGLEMENTS

1e Tout concurrent doit être membre de la société, avoir payé sa souscription et résider dans les limites électorales de Trois-Rivières.

2e Nul concurrent n'aura droit a plus d'un prix dans la même classe.

3e Nul animal ou objet ne pourra entrer en concurrence pour plus d'un prix dans la même exhibition.

4e Tout animal ou autres articles entrés pour concourir devront être à leur place respective, au lieu de l'exhibition, avant ONZE heures A. M. et ne devront pas en sortir avant QUATRE heures P. M. sans un permis d'un membre du Comité de Direction.

5e Les animaux entrés pour concurrence doivent avoir appartenu au concurrent au moins trois mois avant le jour de l'exhibition.

6e Les taureaux doivent être attachés de manière à prévenir tout accident; les vaches et autres animaux doivent être attachés et retenus dans le local qui leur aura été assigné sur le terrain de l'exhibition; les étalons doivent être confinés dans les limites que leur auront été asignés par le comité de direction, le tous sous peine de perdre le droit de concourir.

7e Les articles de manufacture domestique ou autres doivent avoir été faits dans la division électorale de Trois-Rivières depuis le 1er Janvier 1857, par le concurrent ou quelque personne employée par lui, et le concurrent devra en faire serment, s'il en est requis.

8e Toute question en litige qui pourrait survenir sera référée aux officiers et directeurs pour être jugée.

9e Tous animaux et articles qui doivent concourir seront étiquetés et numérotés, et personne ne pourra en aucune façon agir de manière à gêner les Juges dans l'exercice de leurs fonctions; tout concurrent qui les molestera perdra son droit à tout prix.

10e Tous les concurrents seront requis d'entrer leurs animaux etc., dans les livres du secrétaire, à l'Hôtel Lesieur, rue du Fleuve, avant DIX heures A. M. le jour de l'exhibition, et de se conformer aux règles et règlements de la société.

11e Rien de ce qui sera apporté pour l'exhibition ne pourra être marqué des noms ou initiales du concurrent, non plus que sur les tinettes, poches etc., contenant des articles pour l'exhibition. Tout ce qui sera ainsi marqué sera mis de côté par les Juges.

12e Une foire pour la vente des bestiaux gras, etc., sera ouverte près du lieu de l'exhibition, dans le cours de la journée.

13e Les Juges pourront refuser de donner des prix, s'ils jugent que l'article et l'animal ne le méritent pas.

Par ordre

L. G. DUVAL,
Secrét. Trésorier.

Trois-Rivières, 29 sept. 1857. 81

CORPORATION
DU
TOWNSHIP DE WICKHAM.

AUne assemblée spéciale du Conseil Municipal du Township de Wickham, duement convoqué par un avis spéciale donné à tous les membres du dit conseil par le maire du dit conseil, et tenue dans le dit Township de Wickham à la place ordinaire des assemblées, samedi le vingt-deuxième jour mois de septembre dans l'année de notre Seigneur mil huit cent cinquante-sept, en conformité a "l'acte des municipalités et des chemins du Bas-Canada de 1855" à laquelle assemblée étaient présents: Messieurs, James O'Brien, maire, Félix McDonald, Patrick McCabe, fils, Pierre Boisvert, Jr., Edward Connolly et Mathew Lynch, et formant un quorum dont le dit James O'Brien présidait comme maire, le dit conseil ordonne et fait le reglement suivant, savoir:

REGLEMENT

Pour autoriser la Corporation du Township de Wickham a effectuer un emprunt sur le crédit de fond consolidé d'emprunt municipal pour le Bas-Canada, établis par l'acte 18ème Vict., Chap., 13.

ATTENDU que par et en vertu d'un acte passé dans la dix-huitième année du règne de Sa Majesté, intitulé, "Un acte pour étendre et amender l'acte pour établir un fonds consolidé d'emprunt municipal pour le Haut-Canada en Papplquant au Bas-Canada, et pour d'autres fins," les dispositions de l'acte passé dans la seizième année du règne de Sa Majesté, intitulé, "Un acte pour établir un fonds consolidé d'emprunt municipal pour le Haut-Canada," tel que pourvu par le dit acte ont été étendus et appliyués au Bas-Canada, et qu'un fonds consolidé d'emprunt municipal pour le Bas-Canada a été établis dans et par le dit acte mentionné en premier lieu, lequel, entr'autres choses, mentionne spécidement et autorise tous et chaques Cités, Villes, Villages ou Townships incorporés de cette Province à prélever toute somme d'argent sur le crédit du dit fonds suivant le cas, et d'approprier icelui emprunt en tout ou en partie suivant l'exigeance du cas, à payer les dépenses encourues pour les diverses fins y mentionnées.

Et attendu qu'il est devenu nécessaire d'ouvrir de nouveaux chemins, et de faciliter les communications avec les Townships voisins, et avec la station du chemin de fer du Grand Trone, pour améliorer d'autres chemins et ponts, et aussi pour faire certains autres travaux nécessaires pour rendre plus parfaits les grands chemins dans cette municipalité.

Et attendu qu'il est expédient d'effectuer, pour la Corporation de Township, sous l'autorité des actes ci-dessus mentionnés, un emprunt sur le crédit du fonds consolidé d'emprunt municipal du Bas-Canada, pour les fins susdites.

En conséquence il est statué et ordonné par es présentes:

SECTION IERE.—Que pour les fins ci-dessus mentionnées dans le préambule de ce règlement, savoir: pour ouvrir de nouveaux chemins, pour faciliter les communications avec les Townships voisins et avec la station du chemin de fer du Graud Trone, et pour améliorer les chemins et ponts existants actuellement, pour faire de nouveaux ponts, et aussi pour faire certains autres travaux nécessaires pour rendre plus parfaits les grands chemins en cette municipalité. Une somme d'argent soit et sera prélevée par la Corporation de ce Township, par le moyen d'un emprunt sur le crédit du dit fonds consolidé d'emprunt municipal du Bas-Canada, par et en vertu de l'autorité de la seizième Victoria Chapitre vingt-leux, et de la dix-huitième Vict. Chap. treize, et le dit emprunt, des qu'il sera effectue, sera et il est par les présentes approprié aux diverses fins ci-dessus mentionnées.

SECTION II.— Que le dit emprunt qui sera effectué, comme il est dit plus haut, en vertu les actes cités ci-dessus, sur le crédit du dit fonds consolidé d'emprunt municipal pour le Bas-Canada, sera fait de la somme de cinq mille livres courant, argent courant de cette province, laquelle forme un montant n'excédant pas vingt par cent sur l'évaluation totale des propriétés de ce Township, affectés par le présent réglement suivant la dernière évaluation ou role de cotisation du même, et le dit emprunt sera pour le terme de trente ans a compter du jour où il aura été effectué.

SECTION III.— Que pour le paiement de l'intérêt du dit emprunt, et de deux par cent par année sur le montant d'icelui emprunt en sus de l'intérêt et comme fonds d'amortissement en la manière et forme pourvue par le dit acte et "Acte des municipalités et des chemins du Bas-Canada de 1855" une taxe annuelle de trois deniers et trois quarts dans le louis est par les présentes imposée sur chaque propriété cotisable de cette municipalité, suivant le role d'évaluation ou de cotisation maintenant existant et qui sera prélevé en conformité aux dispositions des dits actes.

SECTION IV.— Que comme il est statué dans et par l'acte 16 Vict. Chap. 22 cité plus haut, ce régiement sera publie pour informer les contribuables, durant au moins un mois avant sa passation finale, dans l'*Ere Nouvelle*, Gazette publiée dans la jurisdiction territoriale de ce Township ou de cette municipalité, et aussi il sera affiché au moins a quatre places publiques de ce Township, savoir: à la porte de la maison de M. François Lahais, à la porte de la maison d'école numéro deux, à la porte de la maison d'école numéro trois et à la porte de la maison d'école numéro cinq, avec un avis signé par le secrétaire-trésorier de ce Conseil, certifiant que c'est une vraie copie d'un réglement qui sera pris en considération par le conseil municipal de ce Township après l'expiration d'un mois à compter de sa première publication dans la dite gazette, et avoir été affiché comme susdit savoir: samedi le SEPTIEME jour du mois de Novembre, procham, à DIX heure de l'avant-midi, à la place ordinaire des assemblées du dit Conseil, et qu'au jour, heure et lieu mentionnés dans l'avis et qui seront préalablement fixes par ce conseil lesquels jour heure et lieu seront respectivement lundi le VINGT-SIXIÈME jour du mois d'Octobre, maintenant procham à DIX heures de l'avant-midi dans la maison d'ecole numéro un, de ce Townhip, une assemblée générale des électeurs municipaux qualifiés du dit Township sera tenue pour prendre en considération le dit réglement et l'approuver ou le desapprouver.

(L. S.)

(Signé) JAMES O'BRIEN,
Maire.

Attesté

(Signé) H. S. GRIFFIN,
Secrétaire-Trésorier.

Vraie Copie.
H. S GRIFFIN,
Secrétaire-Trésorier.

AVIS PUBLIC

EST par les présentes donné, conformement aux dispositions des actes 16 Victoria chap. 22 et 18 Victoria chap 10 que le précédent est une vraie copie d'un réglement qui est publié ce jour, lundi, le cinquième jour d'octobre 1857, dans la gazette l'*Ere Nouvelle*, publiée dans la ville ou Cité de Trois-Rivières, et qui de plus, est affiché au moins à quatre places publiques de ce Township, savoir: à la porte de la maison de M. François Lahais, à la porte de la maison d'école numéro deux, à la porte de la maison d'école numéro trois et à la porte de la maison d'école numéro cinq; lequel dit réglement sera en conformité aux dispositions de sa quatrième section, pris en considération par le conseil du dit Township de Wickham après l'expiration d'un mois de ce jour Lundi le cinquième jour d'Octobre 1857, date de sa première publication comme dit est, savoir: SAMEDI le septième jour de Novembre maintenant prochain, à DIX heures de l'avant midi, à la place ordinaire des assemblées du dit Conseil, et comme il est mentionné dans la dite quatrieme section du dit réglement, lundi le VINGT-SIXIÈME jour du mois d'octobre courant, à dix heures de l'avant-midi, dans la maison d'école numéro un, de ce Township, une assemblée générale des électeurs municipaux qualifiés du dit Township, sera tenue pour prendre en consideration le dit réglement et l'approuver ou le desapprouver.

H. S. GRIFFIN.
Secrétaire-Trésorier.

Vraie Copie.
H. S. GRIFFIN,
Secrétaire-Trésorier.

Township de Wickham, 5 Octobre 1857. 80

CORPORATION
OF THE
TOWNSHIP OF WICKHAM.

AT a spécial session of the Municipal Council of the Township of Wickham duly convened, by special notice given to all the members of the said council by the mayor of the said council and held in the said Township of Wickham at the usual place of meeting, on saturday, the twenty second day of septemher in the year our Lord one Thousand eight hundred and fifty-seven, in conformity to the provisions of "the Lower Canada Municipal and Road Act, 1855," at which meeting are present: Messrs. James O'Brien, mayor, Felix McDonald, Patrick McCabe, the second, Peter Boisvert, Jr. Edward Connolly and Mathew Lynch, members of the said council, and forming a quarum there of the said James O'Brien, presiding as mayor, the said council doth hereby ordain and make the following by-law, to wit:

BY-LAW

To authorize the Corporation of the Township of Wickham to effect a loan on the credit of the consolidated municipal loan fund for Lower Canada established by Act 18 Vict. Chap. 13th.

WHEREAS by and in virtue of an act passed in the eighteenth year of Her Majesty's reign, intituled, "An act to extend and amend the act establishing a consolidated municipal loan fund for Upper Canada by applying the same to Lower Canada, and for other purposes," the provisions of the act passed in the sixteenth year of Her Majesty's reign, intituled, "An act to establish a consolidated municipal loan fund for Upper Canada," as provided by the said act, has been extended and applied to Lower Canada, and that a consolidated municipal loan fund for Lower Canada has been established in and by the said act in first place mentioned which among other things therein mentioned specially authorize all and every incoporated City, Town, Village, or Township, in this Province, to raise all sums of money on the credit of the said fund, as the case may be, and to appropriate the same wholly or in part as may be necessary to pay or assist in paying the expenses incured for divers purposes therein mentioned.

Whereas it hath become necessary to open new roads and to facilitate the intercourse with the neighbouring townships and the station belonging to the Grand Trunk Railway, and to improve other Roads and Bridges and also to make certain other works recognized usefull to render still more perfect the highways in this municipality.

And whereas, it is expedient for the Corporation of this Township to effect under the authority of the acts above mentioned, a loan on the credit of the consolidated municipal loan fund for Lower Canada, for the purposes aforesaid, it is in consequence by the present enacted and ordained:

SECTION I.—That for the purposes herein before already mentioned in the preamble of this by-law, viz: to open new roads and to facilitate the intercourse with the neighbouring Townships and the station belonging to the Grand Trunk Railway, and to improve other roads and bridges actually existing, to make new bridges and also to make certain other works recognized usefull, to render still more perfect the highways in this municipality, a sum of money may and shall be levied by the Corporation of this Township by means of a loan on the credit of the said consolidated municipal loan fund for Lower Canada in virtue and under the authority of the sixteenth Victoria Chapter twenty-second and of the eighteenth Victoria Chapter thirtheenth and the said loan once made will be and is by the present devoted to the several purposes herein before set forth.

SECTION II.—That the said loan which shall be effected as aforesaid in virtue of the Acts above cited, on the credit of the said consolidated municipal and loan fund for Lower Canada shall be made for the sum of five thousand pounds current money of this Province which sum forms an amount not exceeding twenty per cent on the total valuation of property in Township affected by the present by-law according to the last valuation or assessment roll of the same, and the said loan will be for a term of thirty years reckoning from the day it shall have been effected.

SECTION III.—That as to the payment of the interest of the said loan and of two per centum per annum on the amount of such loan over the interestsas a sinking fund in the manner and form provided by the said acts and by "The Lower Canada Municipal and Road Act, 1855," an annual tax or rate of three pence three farthings currency in the pound is hereby imposed on every rateable property in this Municipality according to the valuation or assesment roll now existing, and shall be leveid and raised in conformity to the provisions of the said acts.

SECTION IV.—That as required in and by the Act 16th Vict. Chap. 22nd above cited, this by-law shall be published for the information of the rate payers during at least one month before its final passation, in l'*Ere Nouvelle* newspaper, published in the territorial jurisdiction of this Township or municipality and also by affixing the same at four public places in this township at least, viz: at the door of the house of Mr. Francis Lahais, at the door of the school house number two, at the door of the school house number three and at the door of the school house number five, with a notice signed by the Secretary Treasurer of this council certing that it is a true copy of a by-law which still be taken into consideration by the municipa council of this Township after the expiratio of one month reckoning from its first publicatin in the said newspaper and the posting of te same, viz on saturday the SEVENTH dayof the month of november now next, at TEN oclock in the forenoon, at the usual place of meting of the said council and that at the day our and place mentioned in the notice and which shall be previously appointed by thscouncil, which day hour and place shall respectively be on MONDAY the TWENTY-SETH day of the month of October now next, at TEN o'clock in the forenoon, in the school house number one of this Township, a general meeting of the municipal electors qualified of the sai Township will be holden in order to take into consideration the said by-law and approve odisapprove the same.

(L. S.)

(Signed) JAMES O'BRIEN,
Mayor.

Attested

(Signed) H. S. GRIFFIN,
Secratary Treasurer.

True Copy.
H. S. GRIFFN,
Secratary Teasurer.

PUBLIC NOTICE

IS hereby given in conformity to the provisions of the Acts 16th Vict. Chap. 22nd and 18th Vict. Chap. 13th that the foregoing is a true copy of a by-law which is published this day monday the fifth day of october 1857, in the newspaper l'*Ere Nouvelle*, published in the Town or City of Three Rivers and moreover posted at four public places in this Township at least viz: at the door of the house of Mr. Francis Lahais, at the door of the school house number two, at the door of the school house number three and at the door of the school house number five, which said by-law will be in conformity to the dispositions of its fourth section taken into consideration by the Council of the said township of Wickham after the expration of one month from this day monday the fifth day of October 1857, date of its first publication as aforesaid, viz: on saturday the SEVENTH day of November now next at TEN o'clock in the forenoon at the usual place of meeting of the said Council and as specified in the said fourth section of the said by-law on MONDAY the TWENTY-SIXTH day of the month of october instant at TEN o'clock in the forenoon in the school house number one of this Township a general meeting of the Municipal qualified electors of the said Township will be holden in order to take into consideration the said by-law and approve or disapprove the same.

H. S. GRIFFIN,
Secretary Treasurer.

True Copy.
H. S. GRIFFIN,
Secretary Treasurer.

Township of Wickham, October 5th 1857. 80

VENTE.



SERA VENDU, LUNDI, NEUF NOVEMBRE prochain, à DIX heures A. M. à la porte de l'Eglise St. Chrystophe d'Artabaska: une maison située près la station du chemin de fer, occupé par sieur Chs Jirard.

J. L. CLAIR.

12 Octobre, 1857.— 7ins. 82

AVIS.

EST par le présent donné que toutes personnes arriérées pour leur cotisation, envers la Municipalité Scolaire de cette Cité; sont tenues de venir payer sans délai, au soussigné, qui tiens son Bureau au-dessus du magasin de MM. Godin & Giroux.

Bureau ouvert deux jours par semaine, le MARDI et le VENDREDI, depuis 9 heures A. M. à 4 heures P. M.

F. N. BELCOURT.
Secrétaire-Trésorier.

Trois-Rivières 5 Oct. 1857. 80

A VENDRE.

UN emplacement situé sur la rue Notre-Dame, 240 pieds de largeur, et la longueur partant de la rue Notre Dame à aller au fleuve, comprenant une maison, voisine d'un côté E. M Hart, écuier et de l'autre Jos. Lémerise.

S'adresser à
PHILIPPE BELLEFEUILLE,
ou au soussigné
MOISE BEAUCHEMIN,
Sorel.

Trois-Rivière, 7 oct. 1857. 81

ON DEMANDE.



UN Cultivateur Européen pour prendre charge d'une magnifique Terre dans le voisinage de Trois Rivières, à la Banlieu. Il y a pour résidence une excellence maison de brique.

Les applications devront être de la part d'hom mes mariés.

Dans l'application doit être mentionné le salaire.

Toutes applications devra être adressé au bureau de l'*Ere Nouvelle*, (franc de port.)

Trois-Rivières, 28 Sept. 1857. 76

AVIS.

LA soussignée, marchande publique de St.-Antoine de La Baie du Febvre, informe le public qu'elle a constitué, Louis Joseph Arthur Charland son époux, son procureur-général pour agir en son nom, en toutes choses.

EULALIE GUY CHARLAND.

Trois Rivières, 19 août 1857.—3m. 67

A VENDRE.



UN superbe emplacement, au village d'Yamachiche, contenant un demi-arpent sur huit, trois jardins et une belle prairie, avec maison de bois, laiterie, remises, hangard, grange, écurie, étable et bâtisse à en grais, en bon état; situé tout près de l'église, du couvent et de l'académie des Frères.

Conditions libérales: s'adresser ici au propriétaire,

PETRUS HUBERT, N. P.

Trois-Rivières, 28 Mars 1857. 23



UNE BELLE TETE
DE
CHEVEUX TRES-LUISANTS,
COMPLETEMENT CONSERVÉE
JUSQU'A L'AGE LE PLUS AVANCE'.

ET quel est celui qui a les cheveux gris, qui ne voudrait qu'il fussent remis à leur couleur primitive; ou qui est chauve, et ne voudrait pas que ses cheveux repoussassent; ou incommodé de lente ou de démangeaison et qui ne voudrait pas que ces incommodités disparussent, ou souffrant de scrofules, de la teigne ou autres éruptions et qui ne voudrait pas être guéri, ou accablé de maux de tête, neuralgie, et ne voudrait pas ne plus souffrir de douleurs. Il fait encore disparaître tous les boutons sur la figure ot sur la peau. Le Restaurateur des cheveux du professeur Wood a la propriété de guérir tous ces maux, voir la circulaire et les suivantes.

ANN ARBOR, 5 novembre 1856.

Professeur O. J. Wood.—Cher monsieur,—J'ai beaucoup entendu dire de votre Restaurateur des cheveux; mais j'ai si souvent été trompé par la hâblerie, et nos hâbleurs, sur la teinture des cheveux, etc., que j'étais disposé à ranger votre Restaurateur dans la même categorie avec les mille et un remedes qu'on annonce avec tant d'emphase, lorsque je vous rencontrai dans le comté de Lawrence, il y a quelque mois, où vous m'avez donné une assurance telle qu'elle m'a induite à faire l'essai de votre Restaurateur auprès de ma famille, d'abord auprès de ma bonne épouse, dont les cheveux étaient devenus bien peu fournis et entièrement blancs, et avant d'avoir employé une de vos grandes bouteilles, ses cheveux furent rétablis à leur belle couleur brune telque primitivement, et renforcèrent au point que sa tête est maintenant entièrement couverte de beaux cheveux luisants; elle a continué à se servir de votre Restaurateur, non-seulement à cause de ses effets d'embellissement sur les cheveux, mais encore à cause de son influence bienfaisante sur la tête et l'esprit. Plusieurs autres membres de ma famille et de mes amis se servent maintenant de votre Restaurateur et avec les succès les plus heureux; c'est pourquoi, mon scepticisme et mes doutes relatifs à ses propriétés et à sa valeur sont entièrement disparus; et je recommande le plus cordialement et le plus confidentiellement son emploi à tous ceux qui désireraient que leurs cheveux fussent rétablis de blanc ou gris, par cause de maladie ou de vieilles-se, à leur beauté et couleur primitives, et à toutes les jeunes personnes qui tiennent à avoir les cheveux beaux et luisants.

Très-sincèrement et avec reconnaissance, votre
SOLOMON MANN.

AMI WOOD.—Ce n'est que bien longtemps après vous avoir rencontré à Blissfield que j'ai pu me procurer une bouteille de votre Restaurateur, pour laquelle vous me donnâtes un ordre sur votre agent au Détroit, et lorsque j'en ai eu une en ma possession, je me décidai à en faire l'essai sur les cheveux de Mme Mann pour avoir les meilleures preuves de ses propriétés. Il a fait tout ce dont vous m'aviez assuré qu'il ferait, et plusieurs autres de ma famille et de mes amis, ayant été témoins de ses effets, s'en servent maintenant et recommandent aux autres d'en faire usage vû qu'il possède la plus haute considération, que vous réclamez pour lui.

Encore, très-respectueusement et sincèrement, votre
SOLOMON MANN.

CAYLYLE, ILL., 28 juin 1852.

J'ai fait usage du Restaurateur des cheveux du professeur O. J. WOOD, et j'ai admiré ses effets étonnants. Mes cheveux devenaient, comme je le pensais, prématurément gris, mais après m'être servi de votre Restaurateur, ils ont repris leur couleur primitive, et je ne doute nullement qu'ils la conserveront toujours ainsi.

S. BRESSE, ex-sénateur, E.-U.

O. J. WOOD ET CIE., propriétaires, 212 Broadway, N.-Y.; dans le Grand Etablissement de Fil de Métal de N.-Y., et 114 rue Market, St.-Louis, Mo.

Agent pour les Trois-Rivières, Delle. M. Anderson, Brasserie d'Anderson, Rue Notre-Dame.

Trois-Rivières, 31 août 1857. 70



Librairie Ecclesiastique
DE
TH. LARUE,
IMPORTATEUR,
Trois-Rivieres.

M. LARUE, informe le public en général et particulièrement MM. du Clergé, qu'il a reçu un grand assortiment de LIVRES DE PRIÈRES, de LITTERATURE, de THEOLOGIE et d'ECOLE. Ornements d'Eglises, tel que: VASES SACRES, CHEMINS DE CROIX de £10 à £50, etc., etc.

PIANOS, HARMONIUMS,

GRAVURES et PAPETERIE assortie—VIN DE MESSE, qu'il vendra à très bas prix.

THÉOPHILE LARUE.

Trois-Rivières, 1er Août, 1857.—3m 62

PORT ST.-FRANCOIS ET QUEBEC.



A commencer de LUNDI, 27 du courant.

LE VAPEUR
LADY ELGIN,
LAISSERA LE
Port Saint-Francois pour Quebec,
TOUS LES
LUNDI ET VENDREDI
MATIN, à 8 heures, et
LAISSERA QUÉBEC,
POUR RETOURNER, TOUS LES
MARDI ET SAMEDI,
A TROIS heures de l'après-midi.

Arrêtant à Trois-Rivières, Champlain, Batiscan, St-Jean Deschaillons, Lotbinière, Portneuf et Platon.

Trois-Rivières, 27 juillet, 1857. 60

Changement d'Heures de Depart.



A daté de VENDREDI le DEUX Octobre prochain, les Vapeurs

CASTOR ET JACQUES-CARTIER,

quitteront Montréal à TROIS heures P. M., et le Vapeur

CULTIVATEUR,

à CINQ heures P. M.

JOSEPH LEVY,
Agent.

Bureau de la Compagnie de Navigation de Montréal à Trois-Rivières.

Montréal, 23 sept. 1857.— 1m. 77

AVIS.

LES personnes endettées envers la succession de feu le Capt. Antoine Gadioux St. Louis, co-seigneur du Fief Gros-Bois—Est, décédé à Yamachiche, et celles à qui la succession peut devoir, sont priées de se présenter en diligence à M. J. B. Charland, sur les lieux, pour régler, satisfaire ou être satisfaites; il y est dûment autorisé.

Yamachiche, 11 août 1857. 65

AVIS.

LA LEGISLATURE DE LA PROVINCE ayant passé un acte ordonnant que tous les COMPTES DU GOUVERNEMENT figurent en DOLLARS ET CENTS, à dater du PREMIER JANVIER prochain, il est à souhaiter que le même système de comptabilité soit adopté généralement par tous le pays.

Les BANQUES ont en conséquence résolu d'introduire la même innovation qui prendra cours à l'époque mentionnée ci-dessus et elles prient les personnes en relation d'affaires avec elles d'exprimer en dollars et en cents le montant des billets ou effets à escompter ou à collecter et qui échéeront le ou avant le premier janvier prochain. Il sera aussi nécessaire que tout chèque ou autre papier commercial soit fait d'après le système décimal.

1er mai 1857.

Pour la Banque de Montréal— D. DAVIDSON, Caissier.
Pour la Banque de l'Amérique Britannique du Nord—THOS. PATON, directeur général.
Do Commercial du Canada—C. S. ROSS, Caissier.
Do du Haut-Canada—THOMAS G. RIDOUT' Caissier.
Pour la Banque de la Cité.—F. MACCULLOCH, Caissier.
Pour la Banque de Québec.— C. GETHINGS, Caissier.
pour la Banque de Gore.—A. STEVEN, Président.
Pour la Banque du Peuple.— B. H. LEMOINE, Caissier.
Pour la Banque de Molson.— WILLIAM MOLSON, Président.
Pour la Banque de Toronto.— A. CAMERON, Caissier.
Pour la Banque du District de Niagara.— THOS. MAS R. MERRITT, Vice-Président.

Trois-Rivières, 7 juin 1857. 48

ON M'CLUNG,
Horloger, Bijoutier,
Vis-a-vis la Rue St-Antoine.
Rue Notre-Dame,
TROIS-RIVIERES.



ON trouvera chez lui une grande variété d'Horloges, Montres et Bijoux de première qualité, et à des prix très modérés.

Toutes sortes d'Horloges, Montres et Bijoux réparés avec soin.

Trois-Rivières, 29 Déc. 1856.

ASSORTIMENT CHOISI
DE
BIJOUTERIES FRANCAISES,
DANS LE DERNIER GOUT.

COMPRENANT: Pendants d'Oreilles, Bagues, Broche, Boutons de Chemises, ainsi que des Montres d'Or et d'Argent des Fabriques Anglaises, Françaises et Suisse.

De tous ces objets ont garantie la qualité.

De réparations en bijouteries faites avec beaucoup de soin et à bon marché.

LOUIS DELATTE,
FABRICANT-BIJOUTIER,
NOTRE-DAME,
TROIS-RIVIERES.

Dans la maison ci-devant occupée par John Whitehead, autrement connue sous le nom de "LA BOULE D'OR."



Trois-Rivières, 21 Septembre, 1857.

Bureau de l'Agriculture et de Statistiques.

TORONTO, 28 juillet 1856.

SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL a bien voulu approuver le mode de distribution du FONDS POUR L'AMÉLIORATION DES TERRES, prescrit par l'Ordre en Conseil publié ci-dessous, dans l'espoir d'arriver par là à un emploi judicieux et économique de ce fonds.

Le premier fonctionnaire de chaque municipalité recevra du Département une circulaire donnant le chiffre de la somme mise à la disposition de la Municipalité.

Comme la saison la plus propice de l'année pour procéder aux améliorations auxquelles le fonds est destiné est proche, on recommande de faire aussitôt que possible les apprêts pour l'allocation de cet argent.

L'Ordre en Conseil est comme suit :

Il est ordonné que le Fonds provenant de la vente des terres dans chaque commune particulière ou dans toute autre Municipalité, pouvant être employé à l'usage du fonds formé en vertu de l'article 14 de la loi 16 Vic., ch. 159, et n'ayant pas encore reçu de destination, soit employé à la construction, à l'entretien, aux réparations ou à l'amélioration des routes ou ponts dans chacune de ces Communes ou autres Municipalités, respectivement, et soit, dans ce but, réparti et disposé par l'intermédiaire du Conseil Municipal de chacune de ces Communes ou Municipalités. Chacun de ces Conseils devra envoyer un rapport au bureau d'Agriculture relativement au mode de dépenser cet argent, le PREMIER JOUR DE JANVIER ET DE JUILLET de chaque année, et en tout autre temps dans le délai de dix jours après en avoir reçu l'ordre du Département.

(Certifié,) W. H. LEE, C. E. C.
P. M. VANKOUGHNET,
Ministre de l'Agriculture

Bureau d'Agrienlture et de Statistiques.

TORONTO, 25 juillet 1356.

Aux Emigrants et autres Personnes cherchant des Terres a Coloniser.

LE GOUVERNEMENT PROVINCIAL a ouvert dernièrement TROIS GRANDES LIGNES DE CHEMIN, sur le point d'être terminées, et a fait arpenter et préparer pour la colonisation les terres traversées par ces routes ou situées dans leur voisinage immédiat.

Les routes telles qu'elles sont désignées par les agents du gouvernement envoyés respectivement dans ces localités pour donner des renseignements aux colons, sont connues sous les noms de "CHEMIN DE L'OUTAOUAIS et D'OPEONGO," "CHEMIN D'ADDINGTON et CHEMIN D'HASTINGS."

Le Chemin d'Outaouais et d'Opeongo

commence à un point sur la rivière de l'Outaouais connu sous le nom de FERRALL, un peu au-dessus du confluent Bonne Chère, et se dirige vers l'Ouest, passant dans la partie septentrionale du comté ee Renfrew.

L'administration compte relier ce chemin à une ligne projetée connue sous le nom de "Ligne de Bells," conduisant au lac Muskako et au lac Huron par un embranchement qui partira de la route d'Opeongo, dans la Commune de Brudnell, à une distance d'envion 53 milles de la rivière Outaouais, formant avec la ligne de Bell un grand chemin ou artère principale de l'Outaouais au lac Muskako, d'une longueur de 171 milles, passant dans le cœur du territoire de l'Outaouais et de celui de Huron, et ouvrant à la colonisation une contrée aussi riche que vaste.

Ce chemin, et le pays qu'il traverse, à présent ouvert à la colonisation, sont d'un facile accès, et l'agence pour la concession des terres dans ce district est confiée à M. J. P. French, résidant au Mont Saint-Patrice, près de Renfrew, sur la route d'Opeongo, à quelques milles des terres à concéder. Pour arriver à la contrée dont M. French a l'administration, le colon doit aller de MONTRÉAL au haut de la Rivière de l'Outaouais jusqu'à un lieu nommé le Point Bonne Chère, de là par terre jusqu'au Township de Grattan, dans lequel est situé le Mont Saint-Patrice.

La Route d'Addington

commençant dans le Township d'Anglesea, dans la partie nord du comté d'Addington, près du village de Flint's Mills dans Kaladar, se dirige presqu'en droite ligne vers le nord jusqu'à la Rivière de Madawaska, à une distance de 35 milles, et sera ensuite continuée jusqu'à son point d'intersection avec le chemin de l'Outaouais et d'Opeongo, éloigné de 25 milles.

L'Agent des concessions de terres dans ce district est M. E. Perry qui, à cause de ses fonctions, vient d'établir sa résidence dans le village de FLINT'S MILLS. On a déjà arpenté et disposé pour la colonisation cinq Townships d'un terrain supérieur dans les limites de cette agence et situés au nord du lac Massanoka, s'étendant jusqu'à la Rivière de Madawaska. Ces Townships sont nommés respectivement Abinger, Danbigh, Ashey, Effingham, Anglesea et Barrie.

La route directe pour arriver à cette contrée part de KINGSTON dans le Haut-Canada, de là jusqu'à NAPANEE, par terre ou par eau, et ensuite vers le nord jusqu'au Township de Kaladar dans le village de FLINT'S MILLS où réside M. Perry.

Le Chemin d'Hastings

presque parallèle à celui d'Addington, en est éloigné d'environ 32 milles en allant vers l'Ouest. Ce chemin commence dans le nord du comté d'Hastings et se dirigeant presqu'en droite ligne vers le nord, rencontre à une distance de 74 milles la ROUTE DE L'OUTAOUAIS ET D'OPEONGO avec ses embranchements.

M. M. P. Hayes, résidant dans le village d'Hastings, dernièrement appelé Madoc, à environ 28 milles nord de la Commune de Belleville, est l'agent du gouvernement pour ce district. Le chemin entre ces divers points est en bon état. La terre à concéder par la Couronne dans cette agence s'étend de 15 à 70 milles au nord du village d'Hastings. Le chemin qui traverse cette vaste campagne est praticable sur une longueur de 40 milles et le sera bientôt jusqu'à 30 milles plus loin, de sorte que les colons peuvent s'y rendre ou en revenir sans difficulté, trouver de plus un marché pour leurs produits et toutes les facilités pour le transport de leurs provisions, qu'ils trouveront en abondance dans le village d'Hastings, où réside l'agent du gouvernement.

La route la plus directe pour se rendre dans ce district, à présent accessible, part de KINGSTON, dans le Haut-Canada, de là par bateau à vapeur au haut de la Baie Quinte jusqu'à Belleville à une distance de 56 milles, et ensuite par un bon chemin de 28 milles jusqu'a Hastings.

Dans le but de faciliter la colonisation du pays et de pourvoir à l'entretien des routes déjà ouvertes, le gouvernement a permis des concessions de terres gratuites, le long de ces routes, n'excédant pas CENT ACRES chacune, et faites, sur demande aux agents loyaux, dans ces

CONDITIONS :

Le colon sera âgé de dix-huit ans au moins.

Il prendra possession du terrain qui lui aura été alloué dans le délai d'un mois et mettra en culture dans les quatre premières années au moins douze acres de terre. Il construira une maison (d'au moins 20 pieds de long sur 18 de large,) et résidera sur sa ferme jusqu'à ce que les conditions de la concession aient été remplies. Alors seulement il aura le droit d'obtenir un acte de propriété. Les familles comprenant plusieurs colons ayant droit à des terres et préférant résider tous ensemble, seront exemptes de l'obligation d'élever une maison et de résider dans chacun de leurs lots (à l'exception de celui où elles s'établiront,) pourvu toutefois qu'elles aient défriché l'étendue de terre spécifiée dans chacun de ces lots. Faute de se conformer à ces conditions, on cessera d'avoir droit à la terre concédée, et elle sera vendue ou donnée à un autre.

Les chemins ayant été ouverts par le gouvernement, les colons seront requis de les tenir en bon état.

Les agents locaux dont les noms et lieux de résidence ont été déjà donnés, fourniront au colon tous les renseignements désirables.

LA MAISON EN TRONCS que le gouvernement veut voir élevée sur chaque terre concédée peut être construite en quatre jours par cinq hommes. Les voisins se font généralement un devoir d'aider les nouveaux colons à construire ces cabines sans rétribution, et, en ce cas les frais de construction sont très peu de chose. Les toits peuvent être recouverts d'écorce et les espaces entre les troncs remplis avec de la terre délayée et ensuite blanchie. On obtient ainsi une habitation convenable propre et aussi chaude qu'une maison en pierre.

Les terres mises à la disposition du colon se trouvent dans des parties du Haut-Canada, dont le climat et le sol permettent d'obtenir d'abondantes récoltes de blé d'hiver, d'excellente qualité et de bon poids, ainsi que tous les autres produits de fermes obtenus dans les meilleurs parties de la Province et les plus anciennement cultivées.

Naturellement, dans une campagne si vaste, il se rencontre plusieurs qualités de terrains et certaines parties offrent un sol bien supérieur à d'autres ; mais les bonnes qualités dominent. Les terres longeant les trois routes dont il a été question sont à peu près semblables pour la qualité et la nature du sol, et couvertes de toute espèce de bois, les unes de bois dur, d'autres de gros sapins.

L'eau destinée aux usages domestiques est partout très abondante, et il se trouve en divers lieux des cours d'eau et des chutes qu'on pourrait utiliser pour les fabriques.

Les terres bien boisées sont presque toujours les meilleures. Les cendres de trois acres—bien soignées et protégées contre l'humidité.—donneront un baril de Potasse valant de 6 à 7 louis. Le capital nécessaire pour faire de la Potasse n'est pas considérable et le procédé est à la fois simple et facilement compris.

La dépense encourue pour défricher et enclore des terrés bien boisées—évaluant le prix du travail au plus haut chiffre—est d'envion QUATRE LOUIS par acre, somme que la première récolte de blé produira presque. Quant aux barres de barrières, on les trouvera en abondance sur ces terres.

De cette façon, un colon possédant un capital de 25 à 30 louis, selon le nombre des personnes de sa famille, peut se trouver bientôt à l'aise et retirer un magnifique revenu de ses premières avances. Quant à l'homme seul, capable de travailler et porté de bonne volonté, il ne lui faut guère d'autre capital que son propre bras armé d'une hache. Il peut consacrer une partie de l'année au défrichement de sa terre, et employer les autres saisons à travailler dans les scieries de bois où il trouvera un salaire libéral.

Le climat de cette partie du pays est essentiellement bon. La neige ne tombe jamais en assez grande abondance pour empêcher les communications et, au contraire, elle permet au fermier de charrier son bois de chauffage de la forêt à sa maison pour sa provision de l'hiver prochain, de porter ses produits au marché et de faire ses provisions pour les jours à venir. Cette neige qui recouvre le pays entier sert non seulement à faciliter les communications, mais elle fertilise aussi le sol

Dans toutes les localités dont il est question, le colon trouvera toujours un bon marché pour le surplus de ses produits, car les nombreux établissements de bois épars dans ces pays consomment en très grandes quantités les produits des fermes de toute espèce.

Au taux des progrès faits par le Haut-Canada pendant les dix dernières années, la valeur des propriétés double en moyenne chaque dix ans, sans parler des améliorations qui peuvent être faites par les colons.

Dans plusieurs comtés la valeur des terres livrées à la colonisation a quintuplé dans la même période, mais en moyenne, selon les statistiques du Haut-Canada, la valeur des propriétés DOUBLE TOUS LES DIX ANS et ce n'est pas trop d'espérer que ce taux maintiendra encore pendant plusieurs années.

Les campagnes dont l'accès est facilité par ces chemins sont toutes voisines de la partie méridionale de la grande région de l'Outaouais, ou comprises dans cette contrée s'étendant le long des lacs Hurons et Nipissing et de la Rivière de l'Outaouais—pays immense dont les ressources demandent à présent et obtiendront rapidement le plus vaste développement.

LA CONTRÉE DE L'OUTAOUAIS, située au sud du lac Nipissing et de la grande Rivière de l'Outaouais et renfermant la plus grande partie des terres livrées à la colonisation, pourrait nourrir au besoin une population de HUIT MILLIONS d'habitants et devient l'objet de l'attention générale à mesure que se remplissent les parties les plus occidentales du Canada.

Le Parlement du Canada a pendant sa dernière session octroyé une charte à une compagnie pour la construction d'un chemin de fer, passant à travers ce pays de l'Outaouais, des bords du lac Huron jusqu'à la ville de l'Outaouais, et de là se dirigeant vers l'Est. On a de plus commencé à étudier la Rivière de l'Outaouais avec le pays qui l'avoisine. Ces études, qui seront terminées dans le courant de l'année, ont pour but de s'assurer s'il est possible de rendre la rivière de l'Outaouais navigable et par quels moyens on pourrait la relier au lac Huron de manière à permettre aux bâtiments de se rendre par cette route abrégée des eaux les plus occidentales dans celles du Saint-Laurent et de l'Océan. S'il est fait allusion à ces travaux projetés, c'est pour faire voir que l'attention du gouvernement, du parlement et du peuple du Canada s'est tournée vers cette partie importante de la Province.

P. M. VANKOUGHNET,
Ministre de l'Agriculture.

GUENILLES !

ON payera en argent, à ce bureau, le plus haut prix pour les GUENILLES.

Trois-Rivières 31 Janvier 1856.

Bureau d'Agriculture et de Statistiques.

TORONTO, 5 AOUT, 1856.

PRIX D'ESSAI :

£10..... £25..... £15.

LES PRIX ci-dessus seront nyés pour les TROIS MEILLEURS ESSAIS, respectivement, sur l'Origine, la Nature les Habitudes et l'Histoire du Progrès, de temps, et les causes des visites du Charançon, (Weevil,) le la Mouche Hesse, (Hessian Fly,) du Cousin, (Midge,) et les autres insectes qui ont fait des ravages à la récolte des grains en Canada et sur elles maladies aux quelles les récoltes ont été sujettes et sur les meilleur mode à adopter pour empêcher de telle choses.

Les Essais devront être livrés au Bureau, vers le QUINZE JANVIER prochain, et devront être désignés par un MOTTO, dont copie sera aussi fournie dans une enveloppe cachetéavec le nom et l'adresse de l'Auteur. Les prixseront accordés selon la décision d'un comité qu sera nommé par les Bureaux d'Agriculture pour le Haut et le Bas-Canada, ou à défaut de telles déisions par ce bureau, les Essais choisis deviendrot la propriété de ce bureau. Un premium sera seulement accordé dans le cas où Essai aurait un mérite suffisant.

Il est à craindre que le cultivateur dans son empressement à produire du grain, ne pête pas une attention assez grande au danger d'une récolte surabondante, et il est à espérer que cetvertisement et les informations et avis qui découlent des Essais que l'on demande, aideront à arrêter ce grand fléau des grains.

P. M. VANKOUGINE T,
Ministre d'Agriculture, &c.

1er Septembre, 1856.—qm. 73

Avis aux Entrepreneurs de Bois.

AVIS est présentement donné que les *cages de bois* venant sur aucun marché ou l'acte des *cullers* (8 vic. chap. 49) est en force sera sujette à être retenue et les spécifications seront obtenues en vertu de l'acte de la Législature passée durant la dernière session a moins que les certificats venant de moi et constatant que les quantités produites, sujettes et exemptes de droits, soient exhibés.

OLIVER VELLS.

1 avril 1856.

AVIS.

Aux Constructeurs de Bois.

TOUTE demandes, pour renouveler les LICENSES DE BOIS sur le Territoire du St.-Maurice, doit être fait a ce bureau le ou avant le PREMIER JUIN prochain ; et le leyer ou les rentes seront payable le PREMIER de NOVEMBRE prochain ;—autrement les Limites seront confisquées.

OLIVER WELLS,
Arpenteur des Terres
de la Couronne.

Trois-Rivières, 8 mai 1856. 41.

Aux Entrepreneurs de Bois.

LES Entrepreneurs de bois qui en ont fait durant l'hiver dernier, en vertu de l'agence du soussigné, sont notifiés par les présentes qu'aucun billot, ou bois quarré ne sera exempt de droit excepté celui qui sera prouvé par affidavit avoir été coupé sur des terres privées. Ces affidavits devront reposer sur des connaissances personnelles et devront mentionner strictement le lot sur lequel tel bois a été coupé, la quantité précise de ce bois coupé sur chaque dit lot. Le soussigné donnera *clearance* pour chaque cage consignée au marché de Québec pourvu qu'on ait prouvé que le bois composant la dite cage a été pris sur des terres privées ;—mais on prélevera le droit sur le surplus que contiendra la dite cage audessus de la quantité stipulée dans chaque *clearance*, comme produit de terres privées. Des états seront aussi requis pour la quantité coupée sur les terres publiques ; et sur aucun état erronné, le bois sera saisi et confisqué. Aucune cage arrivant à Québec, ou ailleurs, sous cette agence, pour vente ou exportation, sans *clearance* du Bureau, sera détenu aux risques et péril du propriétaire.

OLIVER WELLS,
Surnt. Bois. Cr.

BUREAU DES BOIS DE LA COURONNE,
Trois-Rivières, 1er avril 1857. 39

R. R. R.

Proclamation mportante !

GRAND MYSTÈRE EXPLIQUE.

EN l'an de Notre Seigneur, 1847, en faisant des analyses de chimie, nous avons découvert que par une combinaison de différentes matières végétales, dont il n'avait point été fait usage encore de médecine, nous avions obtenu une composition dont l'effet remarquable devait être de faire disparaître instantanément les plus grandes douleurs et de les faire cesser immediatement en l'appliquant aux parties affectées. Bien des douleurs, telles que les spasmes, les points, les irritations, ont été maîtrisées par ce moyen, et le système rétabli à son état normal dans quelques minutes.

Ce remède a été introduit dans le monde, en 1846, sous le nom de

CE REMEDE A GUÉRI :

Le Rhumatisme.....	en quatre heures,
Neuralgie.....	en une
La Grippe.....	en dix minutes,
La Diarrhée.....	en quinze
Le Mal-de-Dents.....	en une seconde,
Les Spasmes.....	en cinq minutes,
Le Mal-de-Tête.....	en quinze "
Le Frisson	en " "
Le Mal-de-Gorge.....	en quatre "
L'Influenza.....	en une heure.

RADWAY'S READY RELIEF,

(*PROMPT REMEDE DE RADWAY.*)

Des milliers en ont fait usage aux Etats-Unis, et se sont guéris de bien des douleurs et maladies.

On s'en sert soit extérieurement, soit intérieurement pris par gouttes, suivant les directions, et personne encore ne s'en est servi sans en retirer quelque bienfait en moins d'un quart d'heure.

Que ceux donc qui souffrent de grandes douleurs en fassent l'essai, et en quinze minutes au plus ils se sentiront soulagés et mieux.

Le *Prompt Remède de Radway* a été le premier et est le seul remède découvert qui ôte instantément la force des douleurs. Il dégage le système de toutes affections nerveuses, telles que Rhumatismes, Neuralgie, etc. ; il est excellent aussi pour les Miasmes. Il est employé avec succès contre les attaques soudaines de

CHOLÉRA,	DISSENTERIE,
DIARRHÉE,	CHOLÉRA MORBUS,
CHOLIQUES,	LES FIÈVRES,
PNEUMONIE,	L'INFLUENZA.

Ces remèdes sont une découverte médicale du siècle actuel. On les prépare d'après une théorie tout-à-fait nouvelle et originale, "pour ôter les douleurs instantanément," et protéger le corps humain contre les attaques soudaines des maladies. Les doses à prendre sont très petites ; quelques gouttes seulement font un effet extraordinaire.

EN FAIT DE

Coupures, Contusions, Blessures, Angelure, Moisures, Choléra Morbus, Dyssenterie, Tic douloureux, et toutes autres maladies accompagnées de grandes douleurs, le *Radway's Ready Relief* met instantanément une fin au mal et le guérit à l'instant.

DÉCOUVERTE R. R. R.—N° 2.

LE RENOVATING RESOLVANT DE RADWAY, possède le pouvoir le plus prompt et le plus puissant sur les maladies chroniques, le Scrofulus, la Syphilitie, et les maladies de la Peau. Six heures après que la dose aura été prise le patient trouvera que sa santé est entièrement rétablie.

POUR TOUTES ESPÈCES D'HUMEURS.

En peu de jours, les humeurs les plus gangreenées disparaîtront sous l'influence effective du "Renovating Resolvant de Radway.

Les Ulcères, les Enflures, etc., etc., et les plus

TERRIBLES MALADIES DE LA PEAU

Ont été guéries en peu de jours par ce remède. Il est agréable à prendre et le patient n'éprouve aucune sensation désagréable en le prenant.

MALADIES CHRONIQUES.

Le même remède a guéri miraculeusement des maladies chroniques attachées au système, telles que corruption du sang, amolissement des os, affection des muscles, souffertes depuis dix, vingt, et même quarante ans.

GRAND REMÈDE POUR LES MALADIES DE POUMONS.

Toutes personnes attaquées des Poumons, des Tubercules, des Bronches, de la Toux Sèche, du Crachement de Sang, de la Respiration gênée, etc., trouveront un soulagement immédiat et rétabliront au parfait leurs organes affectés en faisant usage de ce remède.

Ce remède ne connait pas encore son égal pour opérer ces guérisons. Il suffit d'un jour pour changer la condition des Poumons et arrêter les progrès de la maladie.

Le public peut se fier à son effet sur les Maladies suivantes, savoir :

Rhumatisme,	Tic Douloureux,
Scrofula,	Tumeurs et Ulcères,
Glandes,	Maladies de la peau,
Toux sèche,	Dyspepsie,
Cancers,	Maux de Hanche,
Goutte,	Maux de Foie,
Bronches,	Etc., etc., etc.
Consomption,	

LE RENOVATING RESOLVENT DE RADWAY Est encore un remède excellent et des plus efficaces pour rétablir la constitution, la force et la vigueur des

HOMMES ET FEMMES FAIBLES ;

AUSSI POUR LES

PERSONNES NERVEUSES ET MELANCOLIQUES.

PRIX :—$1 LA BOUTEILLE.

R. R. R.—Découverte No. 3.

RÉGULATEURS DE RADWAY.

Un *Régulateur* suffit pour rétablir les Boyaux et les Foies, dans leurs fonctions naturelles. Deux assureront une évacuation facile a des temps réguliers chaque jour quatre à six purgeront comme il faut.

IMPORTANT AUX PRENEURS DE PILULES.

Les *Régulateurs* sont le remède le plus agréable le plus sain et le plus efficace pour regler les Boyaux, etc. C'est le meilleur purificateur du sang qui soit connu.

Un seul *Régulateur* vaut mieux que six des meilleures Pilules Cathartiques.

Les *Régulateurs de Radway* sont préparés avec soin d'extraits de gommes d'arbres, de plantes, de racines et d'herbes. Ils produisent un effet bien supérieur à celui de toutes espèces de Pilules, et au lieu d'affaiblir le système comme elles, il donne de la force à tout le corps.

Les Remèdes R. R. R. sont à vendre chez tous les Drogustes.

RADWAY & CIE.
162, rue Fulton, N.-Y

Avendre à la Pharmacie des Trois-Rivières.

A VENDRE OU A LOUER.

LE MOULIN ROUGE, dans la paroisse de Yamachiche, avec la MAISON, vingt trois arpents de Terre, etc., etc., le tout comme maintenant dans l'occupation de M. William Craik, possession donnée le premier de mai prochain.

S'adresser à Sherbrooke, district de St.-François, au

DOCTEUR JOHNSTON.

23 févr. 1857 20

PENSION PRIVÉE DE Mde. JULIFN.

MADAME JULIEN offre ses remerciments les plus sincères pour l'encouragement libéral qu'elle a rencontrée de la part du public depuis qu'elle tient cette maison.

Et elle prend la liberté d'informer, ses nombreuses pratiques que, cette année elle a ajoutée à sa maison, si avantageusement connue, plusieurs appartements nouveaux, qui la met en moyens de rencontrer l'encouragement qu'on voudra bien lui donner avec plus de satisfaction et pour elle et pour le public.

Le site, comme Pension Privée, est certainement le plus beau de Trois-Rivières, dans le magnifique carré ou (*bloc*) si bien connu, de E. M. Hart, Ecr.

Sa table sera toujours comme par le passée, garnie du meilleur que le marché produira.

Trois-Rivières, 7 mai 1857. 40

FOURNAISES!

LE soussigné informe respectueusement les citoyens des Trois-Rivières et ses environs, ainsi que les Messieurs du clergé, qu'il a pris une patente pour la FOURNAISE A BOIS, et qu'il en posent depuis deux ans dans tous les grands édifices, tels que les Couvents, Séminaires, et autres grandes maisons privées ; et en même tems y établisla ventillation.

Références aux messieurs du Séminaire, les Dames de l'Hôtel-Dieu et les Dames Ursulines de Québec.

ZEPHIRIN CHARTRÉ.

nébec 21 Juin 1855.

AVIS AU PUBLIC VOYAGEUR

LE soussigné informe respectueusement tous ses amis et le public en général, que malgré le grand désastre dont-il a été frappé l'automne dernier, dans l'incendie de son magnifique Hotel sur la Rue du Fleuve, il est encore une fois réinstallé et prêt à recevoir, comme par le passé, tous les voyageurs qui voudront bien le favoriser de leur visite.

Ses chambres à coucher, etc. etc. etc., sont très spacieuses, et bien garnies et par la position de la maison, la ventillation se trouve être ce qu'il y a de mieux.

Sa table sera toujours garnie du meilleur que le marché fournira.

Ses boissons seront de la première qualité.

PIERRE POLIQUIN.

Trois-Rivières, 20 Avril, 1857. 35

A VENDRE.

LA Propriété appartenant à la succession de feu le Capitaine CARTWRIGHT, située vis-à-vis la Cathédrale des Trois-Rivières. Elle consiste en trois lots de terres, fesant face sur trois rues, et si elles étaient divisées en lots à bâtir, pourraient être d'une grande valeur. Il y a déjà dessus construit une bonne maison, étable, beau puit, un beau jardin bien garni d'arbres fruitiers, etc.

On le vendra par lot, si la chose est désirable.

S'adresser à

HENRY F. HUGHES,
Curateur de la Succession.

Trois- Rivières, 23 août, 1856.—71

HOTEL DE L'INDUSTRIE.

M. L. AUBERTIN à le plaisir d'annoncer au public voyageur qui désir visiter le charmant village de l'Industrie, qu'il a loué l'Hôtel, ci-devant occupé par P. Rivard Ecr et qu'il y a fait faire des améliorations considérables de manière à pouvoir rivaliser avec les meilleures maisons de ce genre. Sa table sera toujours couverte des mets les plus variés. Les liqueurs sont du premier choix, et il espère que, par sa ponctualité et son attention à bien servir les voyageurs qui voudront bien l'honorer de leur pratique, mériter une part du patronage public.

M. Aubertin aura toujours une voiture au débarcadère du chemin de fer qui transportera les voyageurs à l'Hôtel sans charge.

L. AUBERTIN.
Propriétaire.

L'industrie, 28 Août 1856.—6m. 72.

HOTEL DU CANADA,

Rue St.-Gabriel,

MONTREAL.

LE PROPRIETAIRE de ce vaste Etablissement offre ses plus sincères remercients à tous ses amis et au public en général pour l'encouragement si flatteur qu'il a reçu d'eux, depuis l'ouverture de son hôtel. Il prend cette occasion de les prévenir qu'il a fait dans le cours de cet hiver, de nouvelles améliorations considérables à sa maison, ce qui le met a même de recevoir un nombre plus considérable de voyageurs avec tout le comfort désirable. Ses chambres ont été pres que toutes décorées à neuf et meublées avec soin.

Sa Table offre toujours aux Voyageurs et aux Pensionnaires tout ce que nos marchés offrent de meilleur et de plus nouveau, servi copieusement et promptement. Ses vins et liqueurs sont de première qualité et le prix de la pension est très modéré.

Le service, sous le rapport de la promptitude et de la politesse des employés, ne laisse rien à désirer.

Des voitures comfortables et des hommes sûrs vont chercher les voyageurs et leurs bagages à tous les débarcadères de chemins de fer ou bateaux à vapeur, et les reconduisent lors de leur départ il y a de vastes et belles écuries et remises, avec des palfreniers expérimentés et soigneux pour avoir soin des chevaux et des voitures des voyageurs.

Enfin tout est mis en œuvre pour rendre le séjour de l'HOTEL DU CANADA agréable et comfortable à tous ceux qui l'honoreront de leur visite.

S. GIRALDI.

12 mai 1856. 4

ADRESSES D'AFFAIRES.

G. B. HOULISTON,

AGENT POUR

LA COMPAGNIE EQUITABLE CONTRE LE FEU.
Do. ROYALE ET LIVERPOOL, ET LONDON, CONTRE LE FEU, ET SUR LA VIE.

— AUSSI : —

SOCIÉTÉ D'ASSURANCE INTERNATIONALE ET BRITANIA SUR LA VIE.

Trois-Rivières, 8 Juillet 1857. 56

J. LOVIS,

Horloger, Bijoutier et Orfevre,

263 RUE NOTRE-DAME 263,

2ME. PORTE DE LA RUE ST.-PIERRE.

MONTREAL. 48

DE NIVERVILLE & BARTHE,

AVOCATS,

SOREL,

Bureau près de la Place du Marché.

Sorel, 8 juillet 1857. 55

PETRUS HUBERT,

NOTAIRE,

INSPECTEUR D'ECOLE,

Rue St.-Joseph.

Trois-Rivières, 16 mars 1857.

BONDY & BONDY,

AVOCATS,

TROIS-RIVIERES.

Bureau ouvert de 9 A. M. a 4 P. M

COIN DES RUES

NOTRE-DAME ET DES FORGES.

MM. Bondy et Bondy suivent les Circuits de Berthier, Vaudreuil, Richelieu, Yamaska et Richmond.

5 Février, 1857. 1

TURGOTTE & CRESSE,

AVOCATS,

RUE BONAVENTURE,

2de porte a gauche du coin des

RUES NOTRE-DAME et BONAVENTURE

M. CRESSÉ continuera à suivre le Circuit d'Yamaska et celui de Drummondville.

Trois-Rivières, 13 août 1856. 68

L. G. HOULE,

AVOCAT.

Maison voisine de la Cathedrale,

RUE-BONAVENTURE,

TROIS-RIVIERES. 83

J N BUREAU,

AVOCAT,

RUE ST.-JOSEPH.

Trois-Rivières 20juillet 1853.

Wm. McDOUGALL,

AVOCAT.

RUE ST.-JOSEPH, TROIS-RIVIERES.

A. D. McPHERSON,

CI-DEVANT

HOTEL BERNARD

Rue Notre-Dame,

TROIS-RIEVIRES "

HOTEL DU CANADA.

TENU PAR

ED. LESIEUR,

Rue du Fleuve.

TROIS-RIVIÈRES.

Trois-Rivières, 6 Dec. 1855.—1

MADE. JULIEN

Est maintenant prête à recevoir des Pensionnaires.

Trois-Rivieres, 5 mai 1856.

LONDON COFFEE HOUSE

CUL-DE-SAC,

QUEBEC

TENUE PAR

WILLIAM CHARTRAIN.

LES voyageurs recevront toujours chez-lui plus strict attention et le confort que de donner une maison de première classe.

Québec, 20 septembre 1858.

IMPRIMERIE DE "L'ERE NOUVELLE,"

Rue Notre-Dame, Trois-Rivières.

On exécute à cette Imprimerie toute espèce d'impressions : Les prix sont très modérés.